

Les Symboles Maçonniques

Jean-Patrick Dubrun

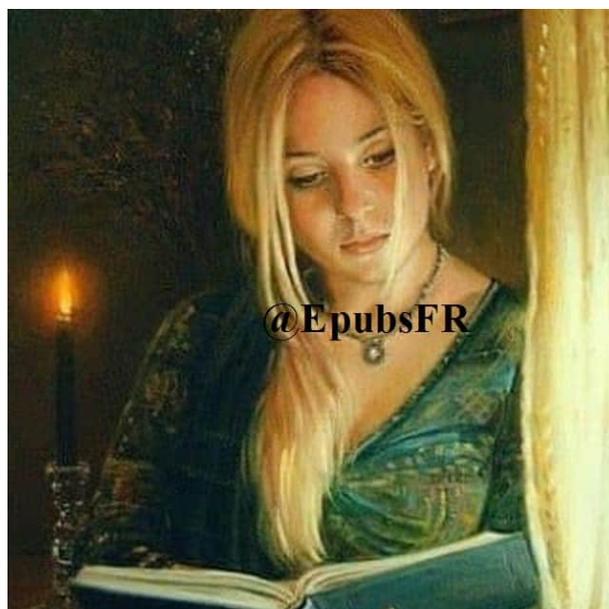
LES FÊTES INITIATIQUES DES DEUX SAINT-JEAN

- 1 -

Les portes rituelles de l'année maçonnique



MdV
Éditeur



Jean-Patrick Dubrun

**LES FÊTES INITIATIQUES
DES DEUX SAINT-JEAN**

- I -

Les portes rituelles de l'année maçonnique

M_dV
É d i t e u r

Pour toute correspondance avec l'auteur
écrire à :
Jean-Patrick Dubrun
MdV Éditeur
16, boulevard Saint-Germain
75005 Paris

infos-livres-nouveautés :
www.mdv-editeur.fr

© MdV Éditeur, Paris, 2018.
ISBN : 978-2-35599-285-8

Illustration de couverture : retable de l'adoration de l'Agneau mystique. Polyptique peint sur bois, commencé par Hubert van Eyck et achevé par Jan van Eyck en 1432. Cathédrale Saint-Bavon de Gand.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Ce document numérique a été réalisé par PCA

*Dans le Principe était le Verbe,
Et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.
Il était dans le Principe avec Dieu.
Tout prit réalité avec lui, sans lui rien ne fut.
Il était la vie de tout être, et la vie était la lumière de
l'humanité.
La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas
arrêtée.
Il y eut un homme envoyé de Dieu, son nom était Jean.
Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la
lumière, afin que tous crussent par lui.
Il n'était pas la lumière, mais il parut pour rendre
témoignage à la lumière.
Le Verbe est la lumière véritable qui éclaire tout homme
venant en ce monde...*

Prologue de l'Évangile de Jean

Introduction

Écrit au I^{er} siècle ap. J.-C., le Prologue de l'Évangile de Jean s'inspire de formulations bien plus anciennes, puisqu'on retrouve certaines d'entre elles inscrites, presque mot pour mot, sur des sarcophages de l'Égypte ancienne datant de quelque deux mille ans auparavant. C'est la preuve que ce texte se rattache à la tradition du Verbe et de la connaissance ésotérique de la Lumière.

Rien d'étonnant à cela. Le Christ était présenté par les Pères de l'Église eux-mêmes comme le « Logos », autrement dit le Verbe incarné, et sur bien des points, son message prolonge l'enseignement ésotérique des anciennes confréries initiatiques. À notre sens, la figure des deux saints Jean – le Baptiste et l'Évangéliste – témoigne de cette même filiation. Conscients de cette particularité, les loges de bâtisseurs et de francs-maçons ont très tôt intégré ces deux saints dans leur pratique rituelle, et ils sont devenus les patrons des deux fêtes majeures structurant l'année maçonnique. Célébrées lors des solstices d'hiver et d'été, ces fêtes constituent, selon cette tradition, *les portes de l'année*. Pourquoi cette dénomination ? En quoi ces deux fêtes rituelles sont-elles des portes ? Sur quoi ouvrent-elles ? Quel passage assurent-elles ?

Pour répondre à ces questions, et à quelques autres concernant la nature de ces deux moments essentiels de l'année maçonnique que

sont les deux fêtes de la Saint-Jean, il s'avère nécessaire de remonter le fil de la tradition, sans se limiter à la maçonnerie car cette institution a intégré, dès son origine, des symboles et des rites pratiqués par différentes traditions spirituelles, souvent fort anciennes.

Le principe du temps sacré par exemple, cyclique par nature, remonte loin dans l'Antiquité et mérite d'être rappelé, de même que les rites anciens entourant les deux solstices, et la dimension symbolique du dieu romain Janus, initiateur, maître du temps et gardien des portes de l'année auxquelles la tradition astrologique associe les signes du Cancer et du Capricorne. Nous approfondirons ensuite les figures de Jean le Baptiste et de Jean l'Évangéliste telles que les traditions hagiographiques et ésotériques nous les ont transmises, afin de mieux cerner le sens spécifique des fêtes de la saint Jean d'été et de la saint Jean d'hiver qui leur sont respectivement associées. Nous découvrirons que si leur symbolisme est bien distinct et clairement indentifiable, il est aussi complémentaire. Ces deux fêtes sont indissociables puisqu'elles forment à elles deux l'Année, autrement dit la totalité d'un cycle rituel.

Chapitre premier

D'OÙ VENEZ-VOUS ? D'UNE LOGE DE SAINT-JEAN

Depuis longtemps, saint Jean est une figure importante de la tradition des bâtisseurs. À Rome déjà, au temps de l'Empire, au moment des deux solstices, les collèges de constructeurs fêtaient Janus, le dieu aux deux visages. Après que la Chrétienté eut assimilé les dieux et les fêtes dites « païennes », les bâtisseurs ont fêté, non plus Janus, mais Jean¹.

Les documents connus les plus anciens relatifs aux corporations de constructeurs, notamment la charte d'York, promulguée en 926, confirme cette évolution. Elle précise que *la principale loge d'Angleterre, la loge d'York, avait choisi pour patron saint Jean-Baptiste parce que sa fête tombait le 24 juin, jour du solstice d'été où le soleil est au plus haut degré de sa splendeur*. Par la suite, toutes les loges d'Angleterre, tout en gardant leur premier nom, prirent le titre générique de confraternité de saint Jean². Cette tradition perdura longtemps, puisqu'au XVIII^e siècle, le qualificatif de « Loge de saint Jean » était toujours appliqué aux loges opératives de maçons anglais qui subsistaient encore, ainsi qu'aux Loges indépendantes de

la Grande Loge de Londres, et la fête annuelle de l'Ordre était célébrée à la Saint-Jean Baptiste.

L'ÉGLISE DE JEAN

Le patronage de Jean ne s'est pas limité aux maçons d'Outre-Manche. Paul Naudon fait état d'une charte de Cologne, datée de 1535, qui évoque une société maçonnique européenne, supervisée par le pouvoir papal, dont les membres auraient reçu le nom de *Frères de Jean*³. Si l'authenticité de ce document peut être contestée, il est certain, en revanche, qu'au début du XII^e siècle, en Europe en général, et en France en particulier, des constructeurs formés au sein de l'ordre des bénédictins se sont regroupés au sein de loges dédiées à saint Jean avant de partir sur les routes participer à l'édification des grandes cathédrales gothiques. Ces loges itinérantes, qui se sont rapidement émancipées de la tutelle monastique, ne se rattachaient pas aux confréries de métiers établies à demeure dans les villes⁴ mais aux confréries de métiers libres, « francs » comme l'on disait alors, qui échappaient aux contraintes corporatives. Ces loges de Jean étaient porteuses de la tradition johannique, que l'on a parfois appelée *Église de Jean*, pour la distinguer de celle de Pierre.

ÉGLISE DE JEAN, ÉGLISE DE PIERRE

Dès le début de l'institution chrétienne, deux Églises cohabitèrent : celle de Pierre et celle de Jean. D'après la tradition catholique romaine, Pierre fut le premier évêque de Rome⁵ et le fondateur de la papauté, conformément au souhait de Jésus, qui aurait déclaré au moment de lui attribuer son nom de baptême⁶ :

« Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et la puissance de la mort n'aura pas de force contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux cieux⁷. »

L'Église de Pierre, dont l'enseignement est fondé sur la révélation contenue dans les Évangiles et repose principalement sur la foi en la nature divine du Christ, ainsi que sur son message d'amour, est parfois appelée Église extérieure, ou exotérique. La croyance en une vérité révélée, qui est l'une de ses caractéristiques, ne signifie pas que la totalité de ses fidèles ou de ses responsables soit insensible à l'ésotérisme. Plusieurs Pères de l'Église se sont interrogés sur les symboles et les mystères des traditions antiques ; d'autres ecclésiastiques, surtout à la Renaissance, se sont nourris d'astrologie, de Kabbale et d'alchimie. Il n'en reste pas moins qu'au sein de l'Église « officielle », le développement d'une spiritualité fondée sur la Connaissance et non sur la croyance, sur le Verbe et non sur les Écritures, sur le sens caché de l'Ancien et du Nouveau testament et non sur leur sens littéral, toutes choses qui qualifient l'approche des tenants de l'Église de Jean, a toujours été vigoureusement combattu par le pouvoir papal.

Pourtant, dans les premières communautés chrétiennes, et jusqu'au III^e siècle au moins, au-delà de la foi, il y avait la gnose, la connaissance intuitive du Verbe. L'un des premiers Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie, peu suspect de complaisance envers ceux qu'il appelait les « Gentils », ou les « Païens », la décrit en ces termes dans les *Stromates*⁸ :

« La gnose transmise par la Tradition, selon la Grâce, à ceux qui en sont dignes, leur est confiée comme un dépôt d'où surgit la Charité, qui brille de lumière en lumière, et il est dit en effet "À celui qui a, il sera ajouté". À la foi s'ajoute la gnose ; à la gnose s'ajoute l'Amour ; à l'amour s'ajoute l'héritage.

« La gnose est transmise aux hommes exercés et préparés. Elle nous conduit à notre terme infini et parfait, nous enseignant la vie qui sera la nôtre selon Dieu avec les dieux.

« Les honneurs sont accordés aux initiés.

« Il y a donc une conversion du salut qui va du paganisme à la foi, et une seconde conversion qui transporte de la foi à la gnose. »

Tous les apôtres du Christ étaient censés être des « gnostiques », des « connaissants ». Jean en est l'un des plus beaux exemples. Le Prologue de l'Évangile qui lui est attribué, de même que son Apocalypse, expriment la connaissance de la Lumière et du Verbe⁹.

L'Église de Jean regroupe celles et ceux dont la démarche spirituelle est fondée sur la quête de la Lumière et la pratique du Verbe. C'est sans doute une démarche de cette nature qui a animé un certain nombre d'abbés, responsables des monastères ayant abrité et formé les bâtisseurs qui, une fois émancipés de ce patronage, ont formé des loges et sont partis sur les routes d'Europe pour élever de multiples et grandioses Notre-Dame de pierre à la gloire du Grand Architecte de l'Univers. Sous les oripeaux du christianisme, et dans le giron d'une institution qui ne lui était guère favorable, a ainsi pu perdurer et s'exprimer la tradition initiatique, pour laquelle la quête de la Lumière, la recherche de la justesse et le service désintéressé de l'œuvre sont des valeurs premières, intangibles et éternelles.

Selon l'historien Paul Naudon, l'origine des textes et pratiques johanniques se trouverait dans les enseignements de certaines communautés gnostiques, telles les Naaséniens, les Ophites, les Caïnistes ou les Esséniens¹⁰. On peut y ajouter celui de l'hermétisme alexandrin, qui a été un vecteur important de transmission à l'Occident de la spiritualité de l'Égypte ancienne, ainsi que des « cultes à mystères » de l'Antiquité, dont l'organisation a influencé celle des loges de bâtisseurs.

La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne sauraient l'arrêter, rappelle le Prologue de l'Évangile de Jean. Effectivement, quelles que soient les difficultés du moment, d'initié en initié, de loge en loge, de confrérie en confrérie, le feu de l'esprit a été maintenu vivant, et le Verbe et la connaissance ont été transmis.

LES LOGES DE JEAN

La franc-maçonnerie est l'un des canaux privilégiés de cette transmission. Ses rites et ses pratiques font apparaître de nombreux témoignages de la filiation johannique, tel ce rituel de tuilage, pratiqué par les anciens maçons du Rite Écossais :

« Frère Premier Surveillant, comment s'appelle la Loge ?

« Vénérable maître, la Loge de saint Jean.

« Pourquoi ?

« Parce que saint Jean Baptiste et saint Jean l'Évangéliste ont été les patrons des anciens maçons.

« Allez-vous plus loin ?

« Saint Jean Baptiste est le précurseur de la Lumière ; saint Jean l'Évangéliste, disciple du Maître, est celui qui a rendu

témoignage à la Lumière et qui a été choisi pour transmettre aux hommes l'Évangile de l'Amour. Il est considéré comme un initié parfait... »

Amour, tradition et connaissance

Le travail à accomplir au sein d'une loge de Jean est parfaitement décrit par ce même rituel. Il s'agit de :

« partir en quête de l'origine de la Lumière, comme l'a fait Jean le Baptiste ; expérimenter la réalité de celle-ci au travers de l'amour fraternel, et porter le témoignage de ce qui a été vécu, comme l'Évangéliste l'a fait. Ainsi l'initiation sera-t-elle pleinement accomplie ».

Un autre rituel, de Perfection celui-là, donne de l'appellation « Loge de saint Jean », l'explication suivante :

« Pourquoi les Loges bleues prennent-elles le titre de Loges de Saint Jean de Jérusalem ?

Parce qu'au temps des Croisades, les Parfaits Maçons, Chevaliers et Princes, communiquèrent leurs mystères aux Chevaliers de cet Ordre et qu'ils décidèrent de désormais célébrer leurs fêtes annuelles aux mêmes jours des Saint-Jean, étant tous sous la même loi¹¹. »

Référence est faite ici aux deux grandes fêtes de l'année maçonnique sur lesquelles nous reviendrons dans la suite de cet ouvrage et plus encore dans le tome 2. Initialement, précise ce rituel, « toutes les Loges travaillaient sous le nom de Salomon, puisqu'il était le fondateur de la Maçonnerie. Mais depuis les

Croisades, nous sommes convenus avec les Chevaliers Templiers Hospitaliers, ou Chevaliers de Saint-Jean, de dédier nos Loges à saint Jean, car il fut le fondement de la nouvelle Loi chrétienne¹². » Au sens de Jean, cette loi est résumée par trois termes : amour, tradition et connaissance.

Ritualiser l'année

Ainsi, Jean a été choisi en tant qu'initiateur¹³, et la franc-maçonnerie a recueilli cette tradition en adoptant la dénomination « Loge de saint Jean ». Toute loge ainsi qualifiée se rattache à la tradition de la Lumière et du Verbe. Construire le temple, ce qui est l'activité première des maçons, n'est-ce pas faire apparaître un îlot de Lumière sur une terre qui en comporte si peu ? Et le temple n'est-il pas un lieu sacré où la transmutation en Lumière peut être vécue et le Verbe formulé ?

L'initiation éveille les êtres à la nature lumineuse de la vie et les prépare à vivre cet ordre de réalité. L'appellation « fils de la Lumière », qui qualifie les Francs-Maçons, atteste de la sauvegarde d'une conscience possible de cette réalité, de même que la désignation du temple comme « un lieu très pur et très éclairé, où règnent le silence, la concorde et la paix », toutes conditions nécessaires pour vivre le Mystère. La création qui s'accomplit à l'intérieur du temple est indissolublement liée à la Lumière et à son œuvre de transmutation, laquelle est annoncée dans le Prologue de Jean.

La Lumière ne meurt pas ; elle est inaltérable, puisqu'elle naît d'elle-même à chaque instant, et indestructible, puisqu'elle n'est pas d'un temps mais de tous les temps. Lui rendre témoignage demande de vivre son mystère, ici et maintenant, et d'incarner sa réalité dans

une œuvre sage, forte et belle. Cela n'est possible qu'en entrant rituellement dans un temps sacré, par conséquent en ritualisant l'année, les mois et les jours, comme l'ont fait les Anciens. Le travail d'une loge de Jean s'inscrit dans une année rythmée par les deux fêtes indissociables du Baptiste et de l'Évangéliste. Ce sont deux pôles essentiels, deux pulsations naturelles d'un temps qui relie celles et ceux qui le vivent à l'origine de la vie et à l'émergence de la lumière créatrice.



Fig. 1.

Les deux saints Jean, Jean le Baptiste et Jean l'Évangéliste, encadrant saint Pierre.

Depuis l'origine de l'institution ecclésiale, deux tendances cohabitent : celle de Pierre, fondateur de la papauté, attachée à la foi et à l'incarnation humaine du Logos divin, et celle de Jean, centrée sur la dimension secrète du Verbe et de la Lumière. Les loges de Jean ont reçu cette connaissance en héritage et la transmettent (photo D.R.).

1. L'homophonie entre Janus et Jean, ou plus exactement Joannes ou Ioannes, est plus qu'une simple coïncidence. Elle ne pouvait que faciliter la « récupération » des anciennes fêtes païennes par la toute jeune église chrétienne.

2. E. Lambin, *Les Francs-Maçons du Moyen-Âge*, Paris, 2009, p. 15.

3. *Les Loges de Jean*, Paris, 1974, p. 25-27.
4. En France, les saints patrons de ces confréries de métiers du bâtiment eurent pour nom Blaise, Nicolas, Joseph ou Thomas, mais pas Jean. En Allemagne en revanche, *la Guilde des charpentiers et des maçons de Cologne* était qualifiée de *Fraternité de saint Jean*.
5. La communauté chrétienne de Rome releva d'une direction collégiale au moins jusqu'au sacerdoce de Calixte I^{er} en 217.
6. « Jésus l'ayant regardé dit : Tu es Simon, fils de Jonas. Tu seras appelé Céphas, ce qui signifie Pierre. » Jean, 1:42.
7. Matthieu, 16:18.
8. *Stromates*, III et VII, cités par J. Tourniac in *Principes et problèmes spirituels du R.É.R.*, Paris, 1985, p. 182-3. Pour Clément, les *Stromates* étaient une préparation à la vie « parfaite », nécessaire pour connaître véritablement Dieu.
9. Jusqu'à la réforme rituelle de Vatican II, le prêtre officiant devait lire pour lui-même, après la messe et dans le secret de la sacristie, le prologue de *l'Évangile de Jean*, montrant ainsi qu'il appartenait à l'« élite » des connaisseurs et faisait donc partie des bons apôtres.
10. Jean le Baptiste a très probablement été membre de la communauté des Esséniens.
11. C. Guérillot, *Le Rite de Perfection*, Paris, 2007, p. 306.
12. *Ibid.*, p. 310.
13. Selon J. Tourniac, « les adeptes des hauts grades maçonniques, s'inspirant de la légende templière, font référence à deux autres Jean : l'archevêque Jean de Chypre, maître des Frères de saint Lazare vers 648, et Jean l'Aumônier, cité dans le grade de "Chevalier Kadosh", parfois considéré comme fondateur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et vrai patron des loges. Il était réputé pour sa charité et devint évêque d'Alexandrie vers 608. Cette vertu lui était apparue sous la forme d'une femme couronnée de lauriers et plus brillante que le soleil » (Cf. *De la Chevalerie au secret du temple*, Paris, 2008, p. 63 sq).

Chapitre 2

TEMPS SACRÉ ET RITES

Nous concevons aujourd'hui le temps de manière linéaire, chaque seconde, chaque minute, chaque jour qui passe nous éloignant un peu plus de l'instant originel que le paradigme astrophysique actuel décrit comme une grande explosion¹. Cette conception linéaire et mécaniste de la création est propre à la civilisation occidentale et relativement récente, puisqu'elle a tout au plus 250 ans. Elle est d'ailleurs de plus en plus remise en question par les scientifiques eux-mêmes, mais là n'est pas notre propos². Les Anciens avaient tiré une conclusion différente de l'observation du ciel. Le mouvement des astres, des planètes et des étoiles, marqué par une grande régularité apparente, leur avait fait concevoir le temps comme cyclique. Chaque année était une création entièrement nouvelle, une véritable re-création du monde, qui demandait à être ritualisée et célébrée par des fêtes, afin que tout se déroule conformément à l'ordre inhérent à ce processus. De même, à l'intérieur du cycle annuel, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, voire chaque heure, devait être ritualisée afin que les forces de destruction ne perturbent pas l'ordre établi.

LE TEMPS SACRÉ, DONNÉE FONDAMENTALE DE LA TRADITION INITIATIQUE

Qu'est-ce qu'un temps sacré, sinon celui qui est accordé aux rythmes naturels. Dans cette perspective, le calendrier qui, dans les civilisations traditionnelles, est avant tout celui des fêtes et des rites, est la transposition sur terre des rythmes célestes. L'action de la communauté qui les respecte s'intègre à la dynamique cosmique et acquiert de ce fait une dimension sacrée. Revivant son mythe de création, une telle communauté fait « comme les dieux ont fait à l'origine », et chacune de ses actions prend une valeur sacrée, car inscrite dans le mythe.

En ce temps-là

L'un des principaux buts du mythe, écrit Bohumil Holas dans *Les Dieux d'Afrique noire*, est d'accorder l'humanité aux rythmes du cosmos en lui enseignant les modes d'utilisation des forces que celui-ci produit, en lui ouvrant les portes du sacré, et en lui imposant un éternel mouvement cyclique selon une chronologie qui n'est pas de ce monde. La prise de conscience des cycles vitaux est un pas important à réaliser pour percevoir et entrer dans le temps sacré.

Plusieurs mythes l'enseignent : la création est à la fois unique et perpétuellement recommencée, chaque jour étant une création entièrement nouvelle. De même que la vie se régénère quotidiennement dans les ténèbres fécondantes de la nuit étoilée, le temps se recrée en permanence. Il est un et multiple, linéaire et circulaire, ou plus exactement spiralé, puisqu'il ne repasse jamais exactement par le même point. Aussi existe-t-il un temps d'« avant le

temps » et un temps « incarné », matérialisé par une création vivante.

Dans la tradition chinoise du Yi-King, par exemple, il y a le mandala de l'« ordre du ciel antérieur au monde », qui est intemporel, et la roue-mandala de « l'ordre du ciel plus jeune et intérieur au monde », qui engendre le temps cyclique. Les puissances créatrices sont tout entières contenues dans le premier mandala, les êtres créés régis par le cycle de la naissance, du développement et de la mort étant dans le second. Réunir ces deux roues du temps, retrouver le temps de l'origine, n'est-ce pas le but poursuivi par l'activité rituelle qui inscrit celles et ceux qui la vivent dans la dimension immuable, donc sacrée, du temps ? Il s'agit de retrouver le « en ce temps-là » évoqué par de multiples mythes, contes et légendes.

L'homme, écrit Jean Hani, doit prendre conscience du temps, savoir qu'il est destiné à rejoindre, à travers ce temps, l'éternité divine, et que, par conséquent, il doit dépasser le temps, le surmonter³. « Transcender ainsi le temps profane et retrouver le Grand temps mythique équivaut à une révélation de la réalité ultime⁴. »

Pour y parvenir, un moyen efficace : la pratique rituelle.

LE RITE, TEMPS DE LA « PREMIÈRE FOIS »

Le rite sacralise le temps et l'espace. Il permet l'émergence du temple, espace de création incommensurable, bien que physiquement délimité. En ce lieu, se vit le temps sacré. Fondé sur une conception intemporelle de l'action concentrée dans un instant contenant en puissance la totalité du temps, le rite transporte dans

le temps et l'espace principaux, là où la Lumière naît perpétuellement d'elle-même.

L'essence du rite est de faire vivre le temps de la création, l'instant originel qui voit le Un devenir deux, avant de se multiplier pour faire venir à l'existence une création vivante. C'est le temps de la « Première fois », du jaillissement, de la mise en mouvement de la grande roue cosmique qui entraîne le monde dans une perpétuelle mutation. La double nature du temps sacré, instantané et cyclique, donne à percevoir le principe créateur sous deux aspects étroitement complémentaires, l'un n'existant pas sans l'autre.

Ouvrir une fenêtre sur l'éternité

C'est par le rite que la vie peut perdurer sur terre. Il est l'acte qui doit être régulièrement accompli pour que soit préservé l'ordre du monde. Sans la célébration régulière des rites, affirme la tradition des Indiens Sioux, les forces qui maintiennent la vie cesseraient d'agir, le monde mourrait. Par le rite, enseigne l'Inde ancienne, il est possible de refaire « ce que les dieux ont fait au commencement », autrement dit l'acte primordial de création.

L'impeccabilité est requise dans la conduite des actes rituels, car la magie demande rigueur et connaissance. « Toute parole mal prononcée, toute pensée hostile de l'officiant, a des conséquences incalculables⁵. » La moindre erreur entraîne, au mieux, l'inefficacité du rite, au pire, une destruction de l'ordre du monde. En revanche, un rite bien conduit ouvre une fenêtre sur l'éternité et relie au centre de toute chose. C'est pourquoi tous les grands événements rituels, en particulier les fêtes, se déroulent à des moments précis de l'année qui favorisent l'ouverture des portes de communication entre les mondes, et la correspondance harmonique entre l'ici-bas et l'au-delà. Ce sont, par exemple, des moments astronomiques

particuliers, tels les solstices ou les équinoxes, ou bien des événements qui se répètent mensuellement, telle l'apparition de la nouvelle lune, ou qui, au contraire, ne se réalisent qu'une fois par an, comme le lever héliaque d'une étoile⁶. Quel que soit l'événement considéré comme important par les ritualistes, la cérémonie doit être pratiquée au moment juste pour être pleinement efficace.

Lorsque l'œuvre a été bien conduite vient le moment de la plénitude où le temps profane s'efface pour laisser place au temps sacré, dont l'éternité est la seule mesure. Lorsque la succession temporelle devient simultanéité, toutes choses demeurent dans l'éternel présent de la création. Le rituel réalise une véritable transmutation du temps et fait entrer dans une autre dimension, un autre espace-temps, immuable, sacré et lumineux, régi par le mythe et la Règle, dans lequel le Verbe se laisse voir et entendre par ses symboles.



Fig. 2.
Le temps cyclique.

Pour la tradition initiatique, le temps n'est pas linéaire mais cyclique. L'ouroboros symbolise ce temps d'où naît une infinité de cycles (Papyrus de Dama Heroub, Musée du Caire, D.R.).

1. Le fameux *big bang*, qui aurait déclenché le phénomène d'expansion de l'univers.
2. Une théorie récente postule l'existence de plusieurs *big bang* et d'une multitude d'univers.

3. J. Hani, *Le Symbolisme du temple chrétien*, Paris, 1978, p. 147.

4. M. Éliade, *Images et Symboles*, Paris, 1980, p. 87.

5. M. Molé, *La Naissance du monde*, Paris, 1959.

6. Le lever héliaque d'une étoile est le moment où une étoile remarquable se trouve dans la région du ciel où le soleil apparaît au lever du jour. Elle donne alors l'impression de se lever avec lui. En Égypte ancienne, astrologues et ritualistes accordaient une attention particulière au lever héliaque de Sothis, aujourd'hui nommée Sirius, car cet événement astronomique annonçait le début de la crue annuelle du Nil. Ce phénomène se déroulait vers le 17 juillet et marquait le début de la nouvelle année rituelle.

Chapitre 3

LES SOLSTICES

Les moments particuliers de la course annuelle du soleil¹ témoignent des mutations de la lumière et marquent le mouvement comme le renouvellement incessant de la vie. Dans de nombreuses traditions, ces moments remarquables déterminent les dates de fêtes rituelles au cours desquelles sont célébrés la naissance et le triomphe de la lumière, ainsi que le basculement vers l'autre partie de l'année.

DEUX TEMPS DU SOUFFLE COSMIQUE

Les Saint-Jean ont lieu le 27 décembre et le 24 juin, lors des solstices d'hiver et d'été, moments où, dans l'hémisphère Nord, le soleil se trouve respectivement le plus près et le plus loin de la sphère terrestre. Concrètement, cela se traduit, au solstice d'hiver, par le jour le plus court et la nuit la plus longue de l'année, au solstice d'été, par le jour le plus long et la nuit la plus courte.

Mort et renaissance

Symboliquement, ce sont deux temps forts de la pulsation du souffle divin qui sont ainsi marqués : le solstice d'hiver évoque le temps de l'inspiration, le moment où le souffle créateur est concentré, intériorisé, retenu. Tout dans la nature semble être en sommeil, dans l'attente du moment où ce qui était en gestation dans le secret émergera à nouveau au grand jour, révélant les êtres et les choses en pleine lumière. Ce jour est celui du solstice d'été. C'est le temps de la culmination de la lumière, du feu rayonnant. La nature chante, jaillit, s'épand, se colore. Ce mouvement immuable de contraction et d'expansion, d'inspiration et d'expiration, de mort et de renaissance, est l'expression du mouvement naturel de la création et de la vie, celle aussi du processus initiatique dans lequel on meurt pour renaître, et au cours duquel est vécue la plus grande concentration, lors de la visite de l'intérieur de la terre, et la plus grande expansion, lors de l'illumination ultime, à l'Orient du temple.

Deux pôles de l'année

Le soleil est symbole de la lumière et de ses mutations, symbole du temps qui passe, de son déroulement incessant. Son trajet est borné par les solstices, moments particuliers de l'année où il semble faire halte dans le ciel.

Cette particularité astronomique est traduite dans l'étymologie du mot solstice, composée des mots latins *sol*, « soleil », et *sistere*, « s'arrêter, rester en place ». Le solstice est le moment où l'astre lumineux est immobile dans le ciel². Cet état paradoxal, celui du mouvement cyclique qui s'immobilise, est un temps d'ouverture entre les mondes, de passage. Celui-ci pouvant se révéler périlleux, il est nécessaire de le ritualiser.

L'année rituelle peut être vue comme un espace orienté délimité par les deux pôles solsticiaux, lieux particuliers où se réalise le

processus de régénération de la lumière : au solstice d'hiver, la lumière solaire doit triompher des ténèbres et l'astre reprendre sa course ascendante qui culminera au solstice d'été, moment où la lumière se révèle dans tout son éclat ; puis, la lumière visible décline progressivement pour entrer dans le secret et le silence, lequel sera à son maximum d'intensité au début de l'hiver. Ce temps a été annoncé par saint Jean Baptiste qui a dit à propos du Christ, considéré comme le Verbe incarné : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Autrement dit, alors que le jour diminue, il faut que la puissance du Verbe croisse dans le secret afin que les ténèbres restent toujours fécondantes et capables d'enfanter à nouveau la lumière au début de l'hiver. C'est la condition indispensable pour que le cycle de création et de régénération se poursuive dans l'éternité des cycles.

Sol invictus

Le thème de la lumière croissante et décroissante renaissant sans cesse d'elle-même était très répandu durant l'Antiquité dans ce que certains appellent les cultes païens, que nous préférons appeler *cultes à mystères*. Ainsi, le dieu solaire Mithra, d'origine perse, était-il représenté entre deux bergers, témoins de sa naissance miraculeuse, un vingt-cinq décembre. L'un portait un flambeau élevé vers le ciel, l'autre un flambeau abaissé, emblèmes respectivement des lumières montante et descendante de chacune des deux moitiés de l'année.

« À Alexandrie d'Égypte, on célébrait le 11 Tybi, soit le 5 ou 6 janvier, les fêtes d'Osiris, un Osiris hellénisé et assimilé à Dionysos. Il y avait d'abord des jours de deuil pour pleurer Osiris-Soleil mourant au solstice : on mimait l'inhumation du Dieu, puis Isis partait en quête de son époux et le 5 janvier à l'aube, elle enfantait

Harpocrate, dieu du soleil naissant. Le jour suivant, l'eau du Nil se changeait en vin³. »

Dans l'Empire romain des premiers siècles de l'ère chrétienne, souligne Jean Hani, le *sol invictus*, ou « soleil invaincu », était fêté lors du solstice d'hiver. Le 25 décembre était appelé *Dies Natalis invicti*, « Jour natal (du soleil) invincible », invincible parce que, ayant atteint au solstice le point le plus bas de sa carrière, il commence à remonter dans le ciel, à « renaître ». « Partout, c'était une fête du feu et de la lumière ; on célébrait le solstice par des feux de bois, des brandons ou des roues enflammées qu'on lançait dans la campagne⁴. » Le succès de ces fêtes était tel qu'il conduisit les responsables de l'Église chrétienne naissante à déplacer la nativité du Christ du 6 janvier au 25 décembre, afin de « récupérer » la ferveur populaire à son profit et de convertir le plus grand nombre à ses rites.

LE SOLSTICE D'HIVER OU LE TEMPS DU SILENCE

Lorsque la lumière diminue, à la fin de l'année, on peut craindre qu'elle ne disparaisse complètement. Certes, le soleil reste invaincu, mais le fait même que l'on emploie cette épithète montre que la renaissance de l'astre et de la lumière résulte d'un combat dont l'issue n'est pas assurée. C'est pourquoi, dans l'Antiquité, la période des solstices suscitait l'angoisse. L'une des fonctions des rituels de fête consistait précisément à l'apaiser en favorisant l'heureuse issue du combat de la lumière contre les ténèbres. Telle était, à Rome, la fonction des *Angeronalia*, au cours desquelles était fêtée, entre le 21 et le 23 décembre, la déesse *Angerona*. Déesse peu connue du panthéon romain, son nom est formé sur le verbe *angere* : « serrer la gorge, étouffer, resserrer », allusion au passage étroit – analogue à

une gorge qui se resserre – par lequel la lumière devait passer pour renaître. En décrivant, dans les *Saturnales*⁵, cette période angoissante, Macrobe parlait d'« *angusta lux* », de lumière étranglée. Angerona était représentée avec un bandeau sur la bouche et un doigt sur les lèvres, car elle était la déesse du silence. Le monde, en effet, retient son souffle lorsque, au solstice d'hiver, la lumière semble être prisonnière des ténèbres.

Après avoir étudié les rituels védiques du silence, Georges Dumézil a démontré qu'une étroite relation existait entre le silence et le solstice d'hiver : « Le passage du soleil à travers ces jours étroits est magiquement favorisé par cette taciturnité », écrivait-il dans *La Religion romaine archaïque*. C'est par son silence, et la concentration de force mystique qu'il procurait, qu'Angerona remplissait son office : sauver le soleil du péril et permettre sa renaissance.

LE SOLSTICE D'ÉTÉ OU LE TEMPS DU TRIOMPHE SUR LES ENNEMIS DE LA LUMIÈRE

Étonnante pérennité des représentations symboliques, Angerona, qui assure le passage à l'année nouvelle et guérit les maux de gorge⁶, perpétue certains traits caractéristiques de la déesse Isis-Selkis⁷, *Celle qui fait respirer les gorges*. Dame de la lumière qui éclaire le double pays et illumine les visages, Isis-Selkis était en relation avec l'étoile Sothis, dont le lever héliaque annonçait l'arrivée de l'inondation et le début de la nouvelle année. Fille de la lumière divine, elle détruisait les ennemis du soleil et les adversaires d'Horus. Une légende gravée sur plusieurs stèles⁸ raconte la mort d'Horus, piqué par un scorpion. Horus étant le symbole du soleil nouveau chargé de prolonger l'œuvre de son père, sa mort signifie

l'arrêt de la création. Désespérée, Isis pousse un grand cri en direction du ciel, sa voix atteint la barque des millions d'années, le disque cesse d'avancer et s'arrête. Thot, dieu de la langue sacrée, de la magie et des rites, descend alors de la barque et récite la grande formule qui ramena Horus à la vie. Par ses paroles magiques, Thot avait transmis à Horus le fluide vital de la lumière divine et chassé le poison mortel du scorpion. Quand cela fut fait, Thot remonta dans la barque de Rê et le voyage de la barque de lumière reprit son cours. Depuis lors, Isis connaît les paroles magiques qui font s'arrêter la barque du soleil et celles qui guérissent des piqûres de scorpion.



Fig. 3.
Le sacrifice annuel du taureau.

Au centre, le dieu solaire Mithra procède au sacrifice rituel qui doit être renouvelé chaque année. Le sang s'écoulant de la plaie du taureau est le feu secret qui illumine le monde. De chaque côté, deux initiés portent un flambeau, l'un élevé, l'autre abaissé. Ils symbolisent respectivement la lumière montante qui suit le solstice d'hiver, et la lumière descendante consécutive au solstice d'été (Stèle de Mithra, musée de Bologne).

On reconnaît dans ce récit l'évocation du phénomène, typiquement solsticial, du soleil immobilisé dans le ciel, moment délicat où tout est susceptible de s'arrêter définitivement. Il faut l'intervention de la magie et des rites pour que le passage vers la nouvelle année se déroule sans encombre. Telle est l'utilité des rituels de fête pratiqués en ce jour.

UN CROISEMENT VITAL

Ce récit imagé du cycle solaire et de ses aléas rappelle combien la notion de lumière est étroitement liée à celle de voyage. Parcourant le ciel, le jour, et le monde inférieur la nuit, le soleil apparaît comme celui qui guidera l'initié jusqu'au moment de « sortir au jour », c'est-à-dire de se joindre à la lumière dans tous les univers.

Si la marche du soleil appartient à l'ordre céleste, la succession des saisons est l'une des traductions de cet ordre dans le plan terrestre. « Selon la loi générale de l'analogie, remarquait René Guénon, ces deux ordres doivent, dans leur corrélation même, être inversés l'un de l'autre, et réciproquement ; et c'est ainsi que selon la parole hermétique de la *Table d'Émeraude*, ce qui est en haut dans l'ordre céleste est comme ce qui est en bas dans l'ordre terrestre, ou encore que, selon la parole évangélique, les premiers dans l'ordre principal sont les derniers dans l'ordre manifesté⁹. »

Les solstices sont ces moments exceptionnels de l'année où ces deux ordres de réalité se croisent naturellement. Or, le phénomène de croisement des énergies est la clé du mouvement dans notre univers, lui-même clé de la vie. Schwaller de Lubicz, qui a étudié le principe de croisement dans la tradition pharaonique, dit qu'il est la

clé vitale pour tout ce qui paraît dans l'univers. « Le véritable sens du croisement, poursuit-il, est l'alternance du visible avec l'invisible, de l'abstrait avec le concret, de l'effectif avec le virtuel¹⁰. » L'effet du croisement est de déterminer un point central neutre où les différents plans communiquent. Les contraires se concilient et l'harmonisation de forces habituellement opposées fait apparaître un point d'équilibre grâce auquel l'inconnaissable devient perceptible, et l'informulable exprimable. La ritualisation de ces instants d'exception intensifie ce temps naturel de jonction entre les mondes et de passage dans une dimension qui n'est pas familière à l'esprit humain.

La vie est alternance

L'alternance est une manifestation du croisement : alternance des rythmes de la nature, des jours et des nuits, des mois et des saisons, des cycles lunaires et solaires, des solstices et des équinoxes... Ce mouvement permanent entre deux pôles est nécessaire. Il traduit une loi vitale fondamentale : ce qui atteint son maximum de développement ne peut que décroître ; réciproquement, ce qui menace de disparaître se régénère et recommence, un jour, à croître. Naissance et mort, commencement et fin, sont deux pôles d'une même réalité qui a pour nom : la Vie. Entre ces deux pôles, l'énergie créatrice mute et se transforme selon le temps, mais elle reste toujours semblable à elle-même dans son principe.

Au solstice d'hiver, la lumière se laisse percevoir dans son secret, au solstice d'été, dans son rayonnement le plus intense. Ces deux natures sont complémentaires, et leur alternance exprime la dynamique vitale de l'année rituelle. Au solstice d'hiver est fêté Jean l'Évangéliste, la Lumière en son commencement, en son principe ; au

solstice d'été, c'est le tour de Jean le Baptiste, la lumière révélée, source de paix et d'harmonie.

Dans cette répartition des fonctions entre les deux saints Jean, on remarque que les Anciens ont respecté le principe du croisement vital énoncé plus haut : l'Évangéliste révèle le Verbe par ses écrits, et se trouve pourtant fêté au moment où la lumière est la moins visible ; le Baptiste annonce celui qui incarnera le Verbe mais qui est encore dans le secret, pourtant sa fête a lieu au moment de la culmination de la lumière solaire. Ainsi les deux Saint-Jean structurent-elles l'année maçonnique et le travail des loges.

LES PORTES SOLSTICIALES ET LES DEUX COLONNES DU TEMPLE

Les solstices ne structurent pas seulement le temps rituel annuel, ils participent en outre à l'organisation de l'espace rituel. En effet, l'une des raisons d'être des deux colonnes encadrant la porte du temple est de symboliser l'emplacement des deux points extrêmes du parcours annuel du soleil, aux solstices d'hiver et d'été, moments où le soleil se lève à l'horizon respectivement le plus au sud et le plus au nord¹¹. Ainsi est indiqué, dès l'entrée du temple, l'axe Septentrion-Midi. L'axe Orient-Occident, quant à lui, est symbolisé par la porte du temple¹².

L'importance de ces deux points astronomiques remarquables que sont les solstices est confirmée par la manière dont était effectuée la délimitation de l'espace du temple lors des cérémonies de fondation. Le Maître d'œuvre fichait un gnomon en terre, à l'emplacement du futur autel. Il observait ensuite le lever du soleil à l'horizon entre les deux limites extrêmes atteintes aux solstices et marquait ces deux points essentiels qui encadraient la porte, située, elle, sur l'axe est-

ouest des équinoxes, par deux mâts qui devenaient ensuite les deux colonnes, ou les deux portes jouxtant la porte centrale du temple ¹³. « La porte principale du Temple, rappelle Jean Hani, est considérée comme une synthèse des portes célestes et surtout des portes solsticiales, qui sont l'image cosmique de la porte du ciel ¹⁴... » Ainsi est mise en évidence l'unité symbolique de l'ensemble porte et colonnes du temple.

Les deux colonnes témoignent que la porte de la demeure sacrée qu'elles encadrent donne accès à un espace aux dimensions de l'univers. La tradition astrologique structure cet espace en douze signes. Parmi ceux-ci, le Cancer et le Capricorne nous intéressent particulièrement car ils sont ceux dans lesquels se lève le soleil lors des solstices.



Fig.4.
La déesse Angerona.

La déesse italique Angerona présidait aux passages difficiles, tel celui du solstice d'hiver quand le soleil doit se frayer un passage au milieu des ténèbres qui semblent devoir tout envahir. Elle est représentée l'index posé sur sa bouche fermée, allusion au silence, favorable à la concentration des forces nécessaires pour que soient vaincus les ennemis de la lumière.

1. Au cours de sa trajectoire autour du soleil, la terre occupe chaque année, sous nos latitudes, quatre positions particulières, aux deux équinoxes, où jours et nuits sont d'égale longueur, et aux deux solstices. Dans l'hémisphère Nord, le jour du solstice d'été, le soleil monte très haut dans le ciel et se trouve à $23^{\circ}26'$ au-dessus de l'équateur. Son parcours diurne étant plus long que les autres jours, il met donc plus de temps à le parcourir, ce qui explique la longueur exceptionnelle du jour. À midi, les rayons solaires sont perpendiculaires au tropique du Cancer. À cette même heure, au solstice d'hiver, ils sont perpendiculaires au

tropique du Capricorne. Le soleil montant alors peu dans le ciel, son parcours diurne est plus court.

2. Aux deux solstices, le soleil semble s'arrêter dans le ciel durant deux ou trois jours, car son point culminant dans la journée cesse de s'élever de jour en jour (au solstice d'été), ou au contraire de s'abaisser (au solstice d'hiver). En termes techniques, on dit qu'il change peu de déclinaison par rapport à l'équateur céleste.

3. Jean Hani, *op. cit.* p. 167. L'auteur rapporte ici des faits cités par Épiphane de Salamine. Le Nil changé en vin illustre le fait que les eaux sont rendues à nouveau fécondes par l'apparition du nouvel Horus qui rend possible le renouveau de l'ordre cosmique.

4. Jean Hani, *op. cit.* p. 162.

5. Élève de Porphyre, Macrobe rédigea les *Saturnales* à la fin du IV^e siècle. Ce fut l'un des derniers témoignages écrits sur les cultes païens que le christianisme triomphant n'allait pas tarder à éradiquer.

6. Les très douloureuses « angines ».

7. Un autre de ses noms est Serqet, dont la forme grécisée est Selkis. Elle portait sur la tête une nèpe, ou scorpion d'eau.

8. Notamment sur la stèle Metternich, dite « cippe d'Horus ».

9. R. Guénon, *Symboles de la science sacrée*, Paris, 1963, p. 255-6.

10. R.A. Schwaller de Lubicz, *Le Miracle égyptien*, Paris, 1978, p. 256.

11. Aux solstices d'hiver et d'été sont associés respectivement le sud et le nord, car le soleil se lève à l'extrême sud-est chaque 21 décembre et à l'extrême nord-est chaque 21 juin.

12. Pour plus de développement sur cette question, voir F. Figeac, *Les Deux Colonnes et la porte du temple*, Paris, 2009, p.81-87.

13. Cette méthode reste parfaitement valable de nos jours. Elle est appliquée depuis la nuit des temps, aussi bien sous nos latitudes qu'en Égypte, en Inde, ou en Amérique latine.

14. J. Hani, *op. cit.*, Paris, 1990, p. 94.

Chapitre 4

LES PORTES DE L'ANNÉE

Durant l'Antiquité, les deux solstices étaient nommés *les portes du soleil*¹. Les pythagoriciens avaient remarqué que, à ces deux dates, le soleil touche les extrémités de la bande céleste à l'intérieur de laquelle l'astre solaire se déplace au cours d'une année, semblant successivement entrer et sortir de cette bande, dite bande zodiacale². À ces moments particuliers, pensaient-ils, le passage entre les mondes est favorisé : l'éternité du monde des dieux pénètre le temps et en suspend le cours, et les âmes passent alors du ciel à la terre et de la terre au ciel. Les Anciens appelaient *porte des dieux* le solstice d'hiver, car les dieux étaient supposés venir recréer le monde au début de chaque année, et *porte des hommes* le solstice d'été³.

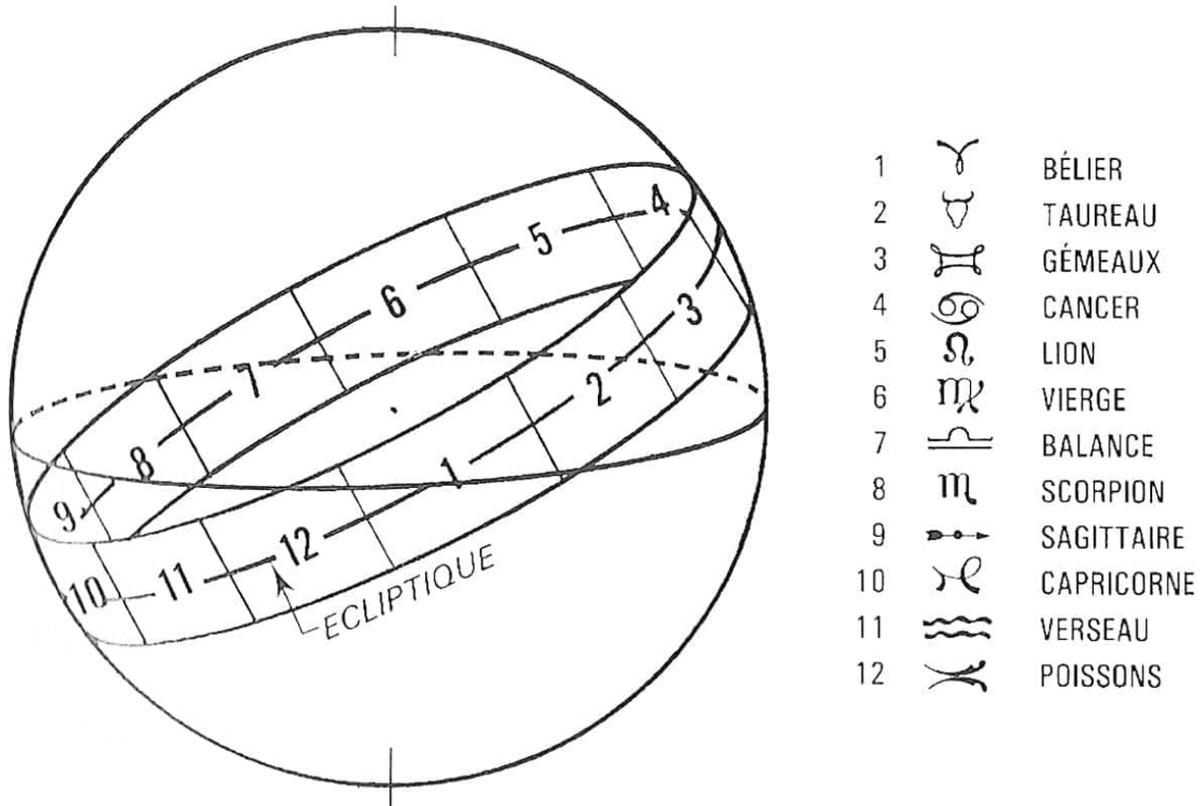


Fig. 5.

Diagramme de la course solaire (d'après C. Gaignebet).

Les signes du Cancer et du Capricorne sont ceux dans lesquels le soleil se trouve respectivement le plus au nord et le plus au sud du plan de l'écliptique.

Correspondant aux solstices, ce sont des moments privilégiés de jonction avec le monde de l'au-delà, et donc de passage vers celui-ci.

Les hommes en question étaient les *initiés aux Mystères*, celles et ceux dont l'âme était apte à entrer dans le ciel par la porte d'Occident et à voyager sur les chemins de l'Au-delà en compagnie des dieux. Selon cette tradition⁴, qui s'est perpétuée notamment avec la franc-maçonnerie, les solstices apparaissent comme des brèches entre les mondes, des ouvertures qu'il est possible d'activer rituellement afin que l'échange indispensable entre le monde des dieux et celui des hommes ne s'interrompe jamais. Ainsi l'énergie des dieux crée-t-elle le monde à chaque instant et anime-t-elle l'âme

des vivants, tandis que les hommes, en retour, nourrissent les dieux par l'offrande.

Les portes du soleil, ou plus précisément de la lumière, correspondent astrologiquement au passage de l'astre solaire dans le signe du Capricorne, en hiver, et du Cancer, en été. Dès que le soleil a pénétré dans le signe du Capricorne, sa course redevient ascendante pour culminer au moment d'entrer dans le signe du Cancer. L'astre entame alors un mouvement descendant en suivant une ligne oblique⁵.

LE CANCER OU LE RETOUR AUX SOURCES

Juste avant d'entrer dans le signe du Cancer, la lumière continue de croître, mais faiblement, et de moins en moins chaque jour ; son dynamisme s'épuise, ce qui implique la nécessité d'une régénération.

Le Cancer symbolise la démarche qui préside au processus de renouvellement du cycle de la lumière : au moment précis où la lumière est à son zénith et brille de tous ses feux, son mouvement commence à s'inverser : la puissance créatrice paraît vouloir revenir vers sa matrice originelle. Conscients de ce symbolisme, les néo-pythagoriciens des premiers siècles de notre ère qualifiaient le signe du Cancer de *porte des enfers*, autrement dit de porte d'accès aux lieux souterrains où résident les âmes des défunts⁶. Avec le Cancer, on s'apprête à remonter à la source de la création, au cœur des eaux gestatrices et nourricières, afin d'en extraire l'énergie susceptible de stopper l'entropie, cette force mystérieuse qui détruit l'ordre originel et conduit toute création vers l'anéantissement. Ce nécessaire retour au cœur de la matrice de création, au sein des eaux primordiales qui contiennent les germes générateurs de nouvelles formes de vie, est

un enseignement important du symbole du Cancer. Consciente de l'importance de ce moment de l'année, la tradition initiatique le ritualise en fêtant la Saint-Jean Baptiste.

Sur le zodiaque du temple de Denderah, le signe du Cancer est représenté par un scarabée, symbole, en Égypte ancienne, de la venue à l'existence et des mutations vitales. De fait, en entrant dans le Cancer, la lumière rayonnante de l'été entame une phase de mutation qui la conduira à s'exprimer, lors du solstice d'hiver, de la manière la plus secrète et la plus concentrée qui soit. La porte d'entrée de cette étape de mutation et de transformation de la lumière se trouve au Nord, lieu par excellence des nouvelles naissances. La porte est ouverte à celles et ceux qui acceptent de reprendre le travail à son commencement afin de l'approfondir, encore et toujours. L'œuvre une fois accomplie d'un commencement jusqu'à un terme, il est essentiel de l'offrir au feu de la régénération et d'entreprendre une nouvelle quête conduisant à nouveau dans les profondeurs du mystère. L'énergie du Cancer évite à une loge initiatique le risque de se scléroser, de se contenter de ce qui a été fait, de se croire « arrivée » à quelque chose d'insurpassable. Même le rayonnement le plus intense finit par s'atténuer et il est important de se souvenir de la racine de l'œuvre et des fondations qui l'ont rendue possible.

Le Cancer rappelle aux œuvrants que l'ouverture, en pleine lumière d'été, du cycle des transformations conduisant à une réintégration dans l'universel, induit la mort à toute individuation. Cette réintégration est un chemin de mutations à travers le temps terrestre qui est à parcourir si l'on veut s'immerger dans le temps sacré, dont la mesure est donnée par les phases de la lune. C'est la raison pour laquelle, dans le zodiaque dit du *second Hermès*, on

trouve non seulement Thot – dieu de la connaissance – mais aussi Anubis – dieu des passages – dont le rôle majeur consiste à transfigurer le défunt, ou le futur initié, en le dépouillant de ce qui est mortel en lui. Associés au signe du Cancer, les dieux Thot et Anubis en révèlent la signification profonde : pour entrer dans le monde de la lumière, de la connaissance et de la formulation du Verbe, une nouvelle naissance est nécessaire, naissance qui a pour nom « initiation ». Associé aux eaux primordiales, le Cancer offre la conscience de l'origine, le souvenir de l'essentiel. Il ouvre sur la « grande mémoire » et favorise l'incarnation de l'idée originelle dans la forme. Formuler la lumière, tisser le Verbe qui la révèle, bâtir la demeure qui la préserve et la fait rayonner, n'est-ce pas le métier d'une loge initiatique ?

La formulation, cependant, ne saurait être figée, car l'esprit ne sera jamais contenu en son entier dans une seule forme. Quelle que soit sa perfection apparente, une forme n'est qu'un réceptacle temporaire de l'énergie vitale, et doit sans cesse changer pour ne pas se scléroser. C'est bien ce qu'enseigne la lune, astre dont le domicile, selon la tradition astrologique, est en Cancer. La lune incarne la capacité de connaître la lumière de l'esprit mais, comme l'illustre ses phases toujours changeantes, cette connaissance ne se conçoit qu'à travers une démarche de perpétuelle reformulation.

Toute nouvelle année est l'occasion d'une nouvelle formulation de l'œuvre qui évite l'usure, l'entropie, et le vieillissement associés aux cycles du temps. Veiller à la bonne formation de l'année, au tracé de son cercle, c'est rester dans la dynamique créatrice et contribuer à maintenir l'ordre du monde. Pour y parvenir, il est nécessaire de revenir vers l'origine, afin de réintégrer l'instant de création. C'est le temps du Capricorne.

LE CAPRICORNE OU LA PORTE DES DIEUX

En face de la *janua inferni*, la *porte des enfers*, se trouve la *janua coeli*, la *porte du ciel*, qui donne accès au lieu de résidence des dieux. Selon la Tradition, elle se trouve dans le signe du Capricorne. L'animal, mi-chèvre mi-poisson, qui symbolise ce signe évoque parfaitement la nature de son énergie qui lui permet de s'arracher aux profondeurs aquatiques pour s'élever vers les plus grandes hauteurs. Dans l'astrologie babylonienne, le Capricorne était le signe du dieu Ea, dieu de la connaissance. L'indication est d'importance : la connaissance, celle du Verbe créateur, dont le secret se trouve dans les eaux primordiales, est donc indispensable pour espérer participer à l'émergence de la lumière, et à son œuvre de construction. Dans le signe du Capricorne, une loge retrouve ses racines, sa structure intime et cachée, et aussi sa spécificité. Elle est à nouveau fondée et peut entreprendre la quête de la connaissance.

Le signe zodiacal du Capricorne est le domicile de Saturne, le maître du temps, souvent associé à Janus, qu'il a fini par remplacer. Dans ce signe, le Principe éternel s'incarne une nouvelle fois dans le temps. C'est l'aboutissement du processus de régénération entamé dans le signe opposé du Cancer. Lors du solstice d'hiver, le processus de retour en arrière du soleil, qui a débuté à la Saint-Jean d'été, arrive à son terme. À l'époque romaine, ce moment était rituellement marqué par la fête des *Saturnales*, qui précédait celle du solstice d'hiver. Ancêtre de la *fête des fous* du Moyen Âge, elle donne à vivre le renversement de l'ordre établi, usé par le temps. Les rôles sociaux et les fonctions sont inversés, l'esclave devenant le maître, et vice-versa. Cette situation de désordre mime le retour à l'indifférencié, au chaos des origines d'où a surgi la lumière, au premier instant de la création. C'est aussi à ce moment que, dans de

très nombreuses traditions, les feux sont éteints puis rallumés, et que les hostilités ou les combats rituels ont lieu. Ceux-ci font revivre la lutte des ténèbres et de la lumière et précèdent la victoire de cette dernière.

Dans l'écriture hiéroglyphique, le Capricorne est symbolisé par la clé de vie, le fameux signe « ankh », qui représente une sorte de lacet noué. Ce nœud de vie évoque la concentration des forces de création précédant le jaillissement de la lumière. Au cœur de l'hiver, la fête de la Saint-Jean fait vivre le silence des origines où se concentrent et se nouent les énergies primordiales, les *Prima*.

Le silence et la concentration sont des capacités attribuées au Capricorne. Dans ce signe, une loge initiatique vit une renaissance, une sorte de nouvelle fondation, qui lui confère solidité et pérennité. Lors de la fête de l'hiver, l'énergie principielle se concentre dans le temple, fécondant chaque loge et initiant une nouvelle année rituelle. À la fête de l'hiver, chaque loge retrouve ses fondements et régénère la puissance qui lui est propre. Elle s'ouvre à l'abstrait, au silence, à la lumière secrète, et cette ouverture nourrira le travail symbolique de l'année entière. Si la fête de l'été est ouverture, rassemblement, réunion et révélation de l'œuvre, celle de l'hiver est un appel aux dieux pour que s'enclenche le processus de renouvellement de la lumière. Dans le signe du Capricorne se vit le retour à l'unité, et se prépare l'éveil de la conscience à la réalité de l'univers symbolique, condition nécessaire pour que la lumière féconde la pensée et que l'esprit prime sur la lettre.

JANUS, DIEU DU SEUIL ET DES PORTES

Associé à la notion de porte, de passage et de recommencement, on trouve Janus, le dieu aux deux visages, dont les deux Jean constituent une reformulation chrétienne. Considéré comme « Celui qui façonne toute chose et en même temps les gouverne », ce dieu était le patron des *collegia fabrorum*, ces anciennes corporations d'artisans bâtisseurs, dépositaires des initiations liées à l'exercice d'un métier, au sens traditionnel du terme.

Janus, maître du temps et initiateur

Janus est l'un des dieux les plus anciens et les plus mystérieux des Romains. Plus que tout autre, il est lié à l'ésotérisme des origines. Selon la tradition, il fut le premier, en Italie, à élever des temples en l'honneur des dieux et à édicter des règles cultuelles ; pour cette raison, il a obtenu l'honneur d'être toujours invoqué le premier dans les sacrifices, car il a le pouvoir d'ouvrir la porte d'accès qui conduit au dieu destinataire du sacrifice⁷.

Certains auteurs, tels F. Bopp, font dériver le nom de Janus de la racine sanskrite *jan*, qui signifie *engendrer*. Selon Dumézil⁸, Janus est le dieu primordial, l'instaurateur de l'ordre créateur, et le dieu du premier passage, celui de la lumière créatrice. Dieu principiel, il met en jeu les forces fondamentales de la création et la conservation des énergies constitutives de la vie, les *Prima*. En tant que tel, il est maître de l'énergie primordiale qui se manifeste par différenciation, créant les Nombres.

Une autre étymologie le désigne comme guide, initiateur et passeur. *Janus* ou *Ianus*, avance Cicéron, se serait formé sur la racine sanscrite *yâna*, signifiant *porte, entrée* et aussi *voie*⁹. Cette racine aurait donné en latin *ire* et *inire*, *aller* et *entrer*, ainsi que *initio*, *initier*. Janus est l'initiateur, celui qui ouvre la porte des mystères.

Les épithètes qui lui sont attribuées précisent sa fonction : Janus est *Patulcius*, l'Ouvreur, et aussi *Clusius* ou *Cluvisius*, c'est-à-dire le Fermeur et le Porte-clefs¹⁰. Janus porte deux clefs, l'une d'or, l'autre d'argent, que Jean Hani¹¹ attribue respectivement à l'autorité spirituelle et au pouvoir royal et temporel. L'or et l'argent font également penser aux deux luminaires, le Soleil et la Lune, montrant ainsi que Janus préside au temps et à son renouvellement. La maîtrise du temps passe par celle des cycles, au cours desquels le temps se régénère, évitant ainsi que le monde manifesté s'épuise et disparaisse. Les deux clés de Janus sont celles de son temple aux deux portes, véritable sas entre l'éternité et le temps des cycles. Elles sont aussi celles des deux portes solsticiales qui donnent accès aux chemins du ciel, et font entrer dans le temps immuable de la création et du mystère. Quelquefois, Janus est représenté avec une seule clef et une baguette dans la main ; il est alors gardien de la porte du ciel et guide des chemins célestes.



Fig. 6.
Janus aux deux clés.

Janus aux deux visages est le gardien des portes de l'année. Il tient en mains une clé d'or, de nature solaire, et une clé d'argent, de nature lunaire. C'est dire qu'il est maître des cycles du temps.

Janitor, portier du ciel

Janus, en effet, ouvrait la marche des saisons et des révolutions célestes, d'où son nom de *Janitor*, portier du ciel. Ovide précise que personne n'entrait au ciel si Janus n'en ouvrait la porte. Présidant à tous les commencements, il était l'initiateur, l'introducteur, et devint dans la mythologie des Romains le guide des Âmes et le chef des Mânes, en son nom de Janus bifrons¹². Selon Macrobe, ce qualificatif de *bifrons*, qui signifie « à deux visages », lui a été attribué en raison de sa connaissance du passé et de sa capacité à prévoir l'avenir. Le visage vieux est tourné vers l'année qui s'achève, le jeune vers l'année qui s'ouvre avec le mois de janvier. « Comme ils appelaient *ianua* la porte, les Romains ont aussi appelé “janvier¹³”, le “mois du portier”. C'est en ce mois que le soleil remonte du Capricorne vers l'aurore après s'être retourné vers le nord¹⁴. » Il y parvient six mois plus tard, lorsqu'il entre dans le signe du Cancer. Or, près du Cancer est située l'étoile Sothis, que les Grecs nommaient *le Chien*¹⁵ ; pour les Égyptiens, le début de l'année coïncidait avec le lever héliaque de Sothis qui commande la génération, la venue en ce monde¹⁶. Concrètement, cet événement astronomique qui se reproduisait une fois l'an, au mois de juillet, annonçait le début de la crue du Nil. Chaque année, elle recouvrait la terre d'Égypte et marquait le début de l'année nouvelle, car la crue déclenchait la régénération du pays en son entier. Le dieu Anubis, à tête de chien, et la déesse Sekhmet, à tête de lionne, remplissaient une fonction particulièrement importante à ce moment crucial d'émergence d'une année nouvelle : Sekhmet, *la Puissante*, était particulièrement crainte à la veille du nouvel an, durant les cinq jours qui précédaient le retour de l'inondation, car elle était susceptible d'envoyer ses émissaires, porteurs de maladie et de mort. Il fallait donc la pacifier, afin que la déesse se transforme en une chatte inoffensive. Quant à Anubis, il

présidait aux passages entre les mondes et à la résurrection. Il était l'*Ouvreur des chemins*, en particulier ceux du nord et du midi.

Extraordinaire pérennité des symboles, déjà observée à propos d'Angerona, Anubis et Sekhmet ont trouvé, par l'intermédiaire de la tradition copte, une postérité en la personne de saint Jean d'Égypte.

Saint Jean d'Égypte

Appelé aussi Jean de Lycopolis, ce personnage est né à Assiout au début du III^e siècle, en Haute Égypte¹⁷. Homme à tête de chien, les vies apocryphes et les prédications des apôtres le décrivent comme le compagnon de saint Barthélemy et de saint André : « Il provoquait la terreur des habitants dans les villes où se portaient les deux apôtres et se livrait parfois à de véritables orgies de massacre¹⁸ ». Mais quand ils eurent accompli leur mission, les apôtres reconnurent que le cynocéphale leur avait été d'un grand secours. Ils le baptisèrent, et de ce jour, il abandonna ses habitudes anciennes et vécut comme un saint. Depuis lors, saint Jean d'Égypte porte, dans l'église copte, la symbolique attachée au dieu égyptien Anubis, vénéré à Assiout (ou Lycopolis, la ville des loups ou des chacals) sous le nom d'Oupouaout, l'Ouvreur des chemins, ainsi qu'à Cusae (ou Cynopolis, la ville des chiens) sous le nom d'Inpou, devenu Anoup, puis Anubis, le gardien du secret et de l'accès à la nécropole.

Janus et ses homologues féminins

Janus est aussi le dieu des mois et des cycles. En son nom de *Janus Junionus*, il a sous sa tutelle, non seulement le commencement du mois de janvier, mais aussi celui de tous les mois. Il est alors souvent représenté avec un visage masculin et l'autre féminin, car dans cette fonction il est uni à Junon, déesse qui préside aux

calendes, c'est-à-dire aux débuts des mois romains, marqués par l'apparition du premier quartier de lune. Pour cette raison, Junon est patronne de la fertilité féminine, en son nom de *Junon Lucina*, patronne des accouchements. Elle est *Celle qui donne la lumière à l'enfant*.

Janus est aussi associé à Diana ou Jana. James Frazer remarque, à ce propos, que Jupiter et Junon d'un côté, Dianus et Diana, ou Janus et Jana de l'autre, ne sont que de purs doublets les uns des autres, leurs noms et leurs fonctions étant identiques en substance et en origine. Leurs quatre noms, en effet, dérivent de la même racine indo-européenne « DI », qui signifie « resplendissant de lumière et d'éclat ». Diane comme Junon était déesse de la fécondité et de l'enfantement, et toutes deux furent associées à la lune. Au Moyen Âge, une contrepartie féminine de Janus sera sainte Geneviève, dont le nom s'interprétait comme *Juana nova*, « la porte nouvelle de l'année ».

Janus, gardien des portes de l'année

Le temps sacré, nous l'avons vu, s'exprime aussi par l'année. Janus aux deux visages est gardien des portes de l'année. Il les ouvre et les ferme, montrant ainsi que l'un des aspects de sa fonction est de permettre la circulation de l'énergie entre les mondes. De plus, il fait du temps une fête, puisqu'il préside le banquet célébré en l'honneur de l'année mourante et de l'année renaissante. Il est aussi maître du triple temps car, non content de veiller sur le passé et l'avenir, il incarne l'éternel présent par son troisième visage, celui que l'on ne voit pas. « Ce troisième visage en effet est invisible, parce que le présent, dans la manifestation temporelle, n'est qu'un instant insaisissable ; mais lorsqu'on s'élève au-dessus des conditions de cette manifestation transitoire et contingente, le présent contient

au contraire toute réalité¹⁹. » Janus est en fait le dieu de l'éternité – éternité des cycles et éternité de l'instant – le Maître du triple temps – hier, aujourd'hui et demain – et des deux voies, celles auxquelles donnent accès les deux portes solsticiales.

De Janus à Jean

L'étude du symbolisme de Janus, du Cancer et du Capricorne fait mieux comprendre la nature symbolique des deux Saint-Jean et des fêtes qui leurs sont associées.

La fonction de Jean le Baptiste consiste à préparer l'incarnation dans le temps de la lumière nouvelle, ainsi que sa révélation, qui marque l'émergence d'un temps régénéré. Cela passe par les eaux, par le baptême.

La fonction de Jean l'Évangéliste est de porter témoignage de la lumière, afin que le Verbe se transmette et éveille dans le cœur des initiés le désir de fonder de nouvelles constructions à la gloire du Principe et du Grand Architecte. Sans la connaissance du Verbe, impossible de s'élever vers le ciel et de franchir la porte des dieux. Les deux Saint-Jean sont des points limites, des repères, des bornes : le Baptiste est le dernier prophète de l'Ancien Testament et annonce la révélation christique ; l'Évangéliste clôt la révélation évangélique et annonce l'Apocalypse, censée s'achever par le second avènement du Christ. Pour la tradition chrétienne, les deux Saint-Jean délimitent les bornes temporelles et l'extension spatiale du message du Christ. Ils encadrent celui-ci comme les deux parallèles tangentent le cercle dans le symbole graphique de l'année et des deux solstices. Ce cercle avec un point en son centre symbolise le soleil, et l'on sait que le Christ est le soleil de justice, le *Sol Justitia*. « On comprend que les deux saints aient pris légitimement la suite des fonctions symboliques d'ouverture et de fermeture symbolisées

par les clefs du dieu Janus²⁰. » Les deux Saint-Jean, comme les deux visages de Janus, sont les deux pôles d'un troisième terme qui est le temps rituel, et plus particulièrement l'année rituelle. Instant d'éternité inclus dans une éternité de cycles, l'année rituelle constitue le cadre cohérent à l'intérieur duquel est célébré le mystère de l'émergence et de la régénération de la lumière créatrice. N'est-ce pas l'éternel présent de la puissance créatrice qui est donné à vivre par le rite, tout particulièrement lors des deux banquets de la Saint-Jean ? Jean n'incarne-t-il pas le double visage de l'initiateur et du passeur, qui regarde à la fois de ce côté-ci du monde terrestre et de l'autre côté, reliant ainsi les mondes entre eux ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles nous tenterons de répondre en approfondissant la symbolique propre à chacun des deux saints Jean.

Les deux Jean, le Baptiste et l'Évangéliste, sont deux aspects de la formulation du Verbe : le premier annonce la venue du Christ – l'incarnation du Verbe – le second transmet sa parole.

1. Cf. Homère, *Odyssée*, 24,12. Dans ce chant, Hermès conduit dans l'autre monde les âmes des prétendants massacrés par Ulysse. L'itinéraire de son voyage passe par « les portes du soleil et le peuple des songes ».

2. Voir figure page suivante.

3. « Celle (la porte) des hommes est le Cancer, par où l'on descend aux régions inférieures, celle des dieux est le Capricorne, par où les âmes retournent au séjour d'immortalité qui leur est propre, désormais rangée parmi les dieux. » in Macrobie, *Commentaires sur le songe de Scipion*, I, 12, 2-3.

4. Elle n'est pas limitée au monde gréco-romain. Les deux solstices jouaient également un rôle important dans la tradition druidique, qui a nourri la tradition maçonnique. Voir T. Paine, *De l'Origine de la Franc-Maçonnerie*, Paris, 2009.

5. Durant l'Antiquité, le signe du Cancer était symbolisé par le crabe, qui, comme le fait le soleil en cette période de l'année, se déplace de manière oblique.

6. Dans la tradition judéo-chrétienne les enfers ont pris une connotation négative qui n'était pas aussi marquée dans la tradition gréco-romaine. Les Grecs appelaient quelquefois les

enfers d'un nom d'origine égyptienne, l'*Amenti*, qui désignait la porte d'Occident, et par extension, le domaine de l'Au-delà. Pour les Égyptiens, c'était le domaine mystérieux au sein duquel se déroulait, chaque jour, le voyage de régénération de la lumière créatrice.

7. Macrobe, *Les Saturnales*, L. I, IX, 4. Paris, 1997, p. 44, citant Xénon, *Histoire d'Italie*, L. I.

8. In *La Religion romaine archaïque*, Paris, 2000, p. 333-339.

9. Dans la tradition hindoue, la *pitriyâna*, qui débute dans la constellation du Cancer, est la *voie des hommes* ou *voie des ancêtres*, car ceux-ci engendrent le nouveau cycle d'incarnation qu'est une nouvelle année ; la *devayâna*, située dans le Capricorne, est la *voie des dieux* ou *voie du soleil*. Elle conduit au-delà du monde formel, là où vivent les habitants du monde céleste, à proximité du mont Meru, axe de l'univers. Cf. A.K. Coomaraswamy, *La Porte du ciel*, Paris, 2008, p. 269.

10. Selon Ovide, in *Fastes*, I, vers 99 et suiv, les portes de son temple sont ouvertes en temps de guerre, car le dieu est supposé en être sorti pour porter secours à la cité. Elles sont fermées en temps de paix. On peut voir dans ce symbolisme particulier l'expression de la nécessité de repousser le désordre en laissant entrer la lumière dans le temple et celle de conserver l'ordre en maintenant le temple en fonctionnement.

11. *La Royauté sacrée*, Paris, 1984, p. 141.

12. Cf. J. Palou, *La Franc-Maçonnerie*, Paris, 1977, p. 290. Les Mânes sont les âmes des morts dans la religion romaine.

13. En latin *januarius* qui peut s'écrire *ianuarius*, la porte de l'année. Ce mois est dédié à Janus Bifrons.

14. Numénius, *Fragments*, Paris, 1973, p. 83. L'auteur fait allusion au parcours du soleil qui nous est désormais familier : parvenu au point le plus méridional de sa course, il remonte ensuite vers le septentrion.

15. Sothis (Sirius) est l'étoile la plus brillante de la constellation du *Grand Chien*.

16. Numénius, *ibid.*

17. Palladius, *Hist. Lausiaque*, Paris 1912, p. 234-247 ; Baillet, *Les Vies des Saints*, III, p. 683-696.

18. P. Saintyves, *Saint Christophe successeur d'Anubis, d'Hermès et d'Héraklès*, Lyon, 2007, p. 13. On reconnaît dans cette description des traits caractéristiques de la déesse-lionne Sekhmet.

19. R. Guénon, *Symboles de la science sacrée*, Paris, 1962, p. 125.

20. J.-P.Schnetzler, *La Franc-Maçonnerie comme voie spirituelle*, Paris, 1999, p. 253.

Chapitre 5

SAINT-JEAN ET LE BAPTÊME INITIATIQUE

JEAN LE BAPTISTE

« On admet communément, rappelle Édouard Plantagenet¹, que Jean signifie “favorisé de Jeho²”, Jeho étant le Soleil, la Lumière, l’Esprit, ce qui a fait de Jeho h’annan – devenu Johanan, Johannès, Jehan puis Jean – le synonyme d’homme éclairé, ou d’initié, et l’on y voit la raison pour laquelle, de tout temps, les Maçons se sont dit “frères de Saint-Jean”. » Jean-le-Baptiste annonce la lumière nouvelle, celle du Verbe incarné en la personne de Jésus, avec lequel il est lié par le sang, puisque Élisabeth, sa mère, est la cousine de Marie. Son rôle de précurseur de Jésus apparaît d’évidence dans l’Évangile de Luc qui s’ouvre sur le récit détaillé de sa naissance.

Sa naissance, le 24 juin, libère la parole

Jean naît un 24 juin, six mois avant le Christ, d’un couple âgé qui n’avait pu, jusque-là, avoir d’enfant. Annonçant sa venue au prêtre Zacharie, l’ange Gabriel lui précise qu’il devra le nommer Jean et que celui-ci sera saisi de l’Esprit-Saint dans les entrailles même de sa

mère³. Sachant sa femme âgée et stérile, Zacharie doute de la promesse de l'ange et lui demande un signe qui confirmerait ses dires. L'ange Gabriel lui dit alors : « Pour n'avoir pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps, tu vas être réduit au silence et restera muet jusqu'au jour où ces choses arriveront⁴. » Instantanément, Zacharie perd l'usage de la parole. Il ne la retrouvera qu'à la naissance de son fils, ce qui inspira ce commentaire à saint Ambroise : « Regardez Jean, quelle puissance dans son nom ! Ce nom rend la parole à un muet (Zacharie), rend le stérile fécond (Élisabeth) et la fonction au prêtre (Zacharie). » Le rôle symbolique de Jean est parfaitement décrit par ces trois actions : apportant avec lui la lumière de l'Esprit, il rend fécond les êtres en la leur transmettant par le baptême ; ce faisant, il leur donne la capacité de formuler le Verbe⁵ et leur offre la possibilité d'incarner une fonction sacrée. On reconnaît ici trois aspects de la puissance que confère toute initiation véritable.

Le dernier prophète de l'Ancien Testament

Retiré dans le désert, vêtu d'un simple pagne de peau et d'une sorte de houppelande en poils de chameau, le Baptiste mène une vie d'ascète, se nourrissant frugalement de sauterelles et de miel sauvage. À trente ans, il s'installe sur les bords du Jourdain et commence à pratiquer le baptême par immersion : « Je vous baptise avec de l'eau pour vous amener à la repentance, disait-il aux nombreux disciples qui le rejoignaient, mais viendra celui plus fort que moi dont je ne suis pas digne de porter les sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu⁶. »

Quand Jésus vint voir Jean pour être baptisé à son tour, ce dernier commença par refuser. « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi », dit-il à Jésus, à quoi celui-ci répondit : « Laisse

faire maintenant, car il convient que nous accomplissions tout ce qui est juste⁷. » Jean baptisa donc Jésus, et tous virent, au sortir de l'eau, l'Esprit-Saint descendre des cieux sous la forme d'une colombe et venir sur lui, le désignant ainsi comme l'Élu et le fils de Dieu.

Peu de temps après, le roi Hérode fit emprisonner Jean qui avait osé dénoncer comme un inceste son mariage avec sa nièce Hérodiade. La fille de celle-ci, Salomé, séduisit le roi en dansant pour lui et, pour venger sa mère, demanda la tête de Jean en récompense de sa prestation. Bien que ne souhaitant pas la mort de Jean, le roi céda. Jean fut aussitôt décapité, sa tête apportée sur un plateau et présentée à Salomé qui l'offrit aussitôt à sa mère. Célébrée le 29 août, la mort de Jean met un terme à la longue lignée des prophètes de l'Ancien Testament, dont il restera le dernier représentant, et consacre une parole qu'il avait souvent répétée : « Il faut que celui-là (Jésus) croisse, et que moi, je diminue. »

Ainsi, la vie de Jean fut-elle aussi brève que capitale, car il fut « l'annonciateur du véritable Temple, où le Seigneur a choisi de résider⁸ ». Témoin de la Lumière, Jean a vu l'invisible et l'a dévoilé aux hommes, dit une séquence du XIII^e siècle. En baptisant Jésus, il permettait à la prophétie annonçant la venue du Messie de se réaliser : Jésus devenait Christ – l'Oint du Seigneur, le Verbe incarné. Sa fonction accomplie, Jean disparaît.

Jean le Baptiste et les bâtisseurs

Saint Jean Baptiste occupe une place importante dans la symbolique des bâtisseurs. Aux côtés de Thomas, il sert de modèle aux Maîtres d'Œuvre. Un rituel maçonnique a conservé cet exorde : « Saint Jean Baptiste vous enseigne à prêcher les merveilles de notre Ordre, ce qui vous prévient que vous serez appelé à des

missions secrètes parmi les hommes lorsque vous les croisez en état d'entrer sur le chemin de la Vérité dont ils pourront un jour voir le visage découvert⁹. »

Une robe rouge

Dans l'iconographie médiévale, Jean le Baptiste est représenté vêtu d'une robe rouge, couleur du sang du martyr mais aussi symbole de la vie dans son principe. Or le rouge est la couleur du tablier des maîtres-maçons écossais, taillé dans une peau d'agneau, l'animal emblématique du Baptiste. Un rituel écossais précise : « Comme l'agneau est depuis des temps immémoriaux l'emblème reconnu de l'innocence et de la pureté, il vous rappellera toujours cette pureté de vie et d'action qui devrait toujours distinguer un Franc-Maçon. »

Le patron de la colonne d'harmonie

Jean le Baptiste est le patron des travailleurs du cuir mais aussi des musiciens, et plus généralement de tous les métiers associés à la voix. Une légende¹⁰ raconte qu'au IX^e siècle, Paul, moine et chantre de l'abbaye du mont Cassin, s'apercevant que sa voix s'altérait puis disparaissait, invoqua le *Précurseur* ; celui-ci lui rendit la parole et le chant, comme il les avait rendus à son père Zacharie à sa naissance. Aussitôt, Paul composa un hymne de reconnaissance destiné à être chanté à la Saint-Jean, hymne dont la particularité est, qu'à chaque vers, la voix doit monter d'un ton. Près de deux siècles plus tard, cette particularité donnera l'idée au moine Guido d'Arezzo d'utiliser la première syllabe du premier mot de chacun des vers de cet hymne pour désigner les notes de la gamme chromatique¹¹. Ce rapport étroit avec la musique fait de Jean le patron naturel de la colonne d'Harmonie nécessaire à la vie rituelle des loges.

Sa naissance est fêtée au solstice d'été

La figure biblique de Jean vêtu de peaux de bête et se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage offrait beaucoup de points communs avec celle de l'*Homme sauvage*, incarnation, dans la tradition indo-européenne, de la fécondité de la nature et de la puissance ordonnatrice des cycles du temps. Cette ressemblance facilita grandement l'acceptation, par les peuples païens, de Jean en tant que saint chrétien fêté au solstice d'été. Depuis des temps immémoriaux, cet événement astronomique, caractérisé par la culmination de la lumière, mais aussi par le passage d'une lumière rayonnante à une lumière plus secrète, était l'occasion d'allumer des feux de joie et de tenir un grand banquet¹². Cette coutume était particulièrement en honneur parmi les confréries de métier. La tradition chrétienne récupéra ce rite et conserva la tradition du banquet et du feu de joie pour célébrer la naissance de Jean, le Précurseur, celui qui a baptisé le Christ « lumière du monde ».

BAPTÊME ET INITIATION

Le rite chrétien du baptême est l'héritier d'une pratique initiatique fort ancienne, puisqu'on la trouve figurée sur les murs de nombreux temples égyptiens. On y voit Pharaon être purifié par le flux croisé de deux vases, tenus le plus souvent par les dieux Horus et Thot, d'où s'écoule une eau figurée par des clés de vie. Ce rite d'aspersion d'eau lustrale, indispensable pour pénétrer dans les lieux sacrés, a perduré dans le culte isiaque en usage dans tout l'empire romain, comme en témoigne Apulée dans *Les Métamorphoses*¹³ où il précise que l'initiation isiaque débutait par un bain purificateur.

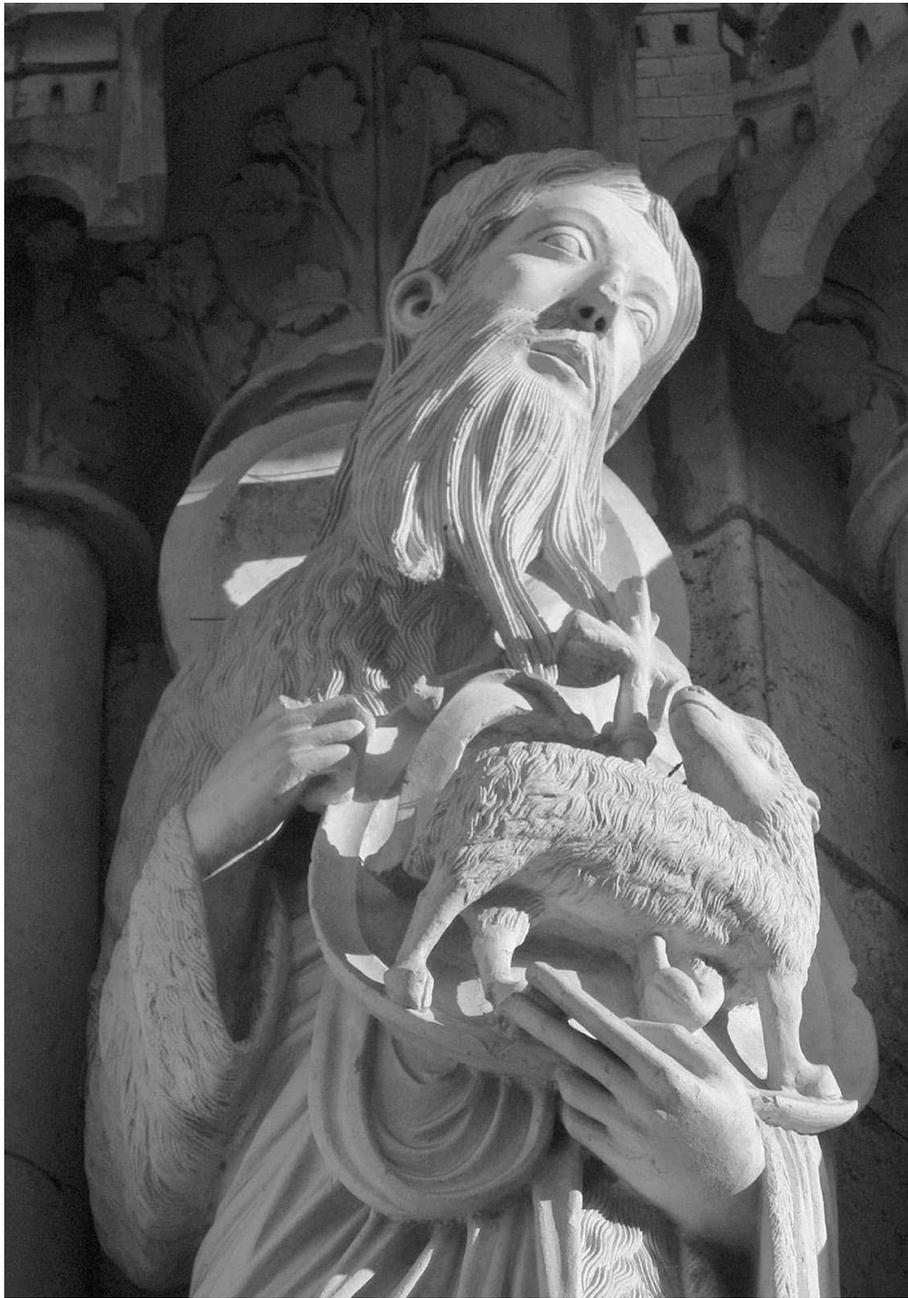


Fig. 7.
Jean le Baptiste.

Vêtu d'une houppelande en poils de chameau, Jean le Baptiste porte un disque sur lequel est figuré l'agneau mystique. Il annonce la venue du Verbe incarné (Chartres, portail nord, baie centrale, © I.R.).

Le rite du baptême dépasse la simple purification. Il recèle un sens mythique. Le baptisé revit ce qu'a vécu le Dieu et se trouve assimilé à lui. Ce symbolisme est très ancien. Michel Malaise¹⁴ met l'immersion baptismale en rapport avec la noyade d'Osiris dans le Nil, événement mythique qui était le prélude à la quête d'Isis et se concluait par la résurrection du dieu. Revivant le mythe osirien, le baptisé meurt à sa vie profane pour renaître à une vie nouvelle, marquée par la Lumière et le Verbe.

Un rite d'initiation

Étudiant les rites des communautés spirituelles de l'Antiquité, l'historien Walter Burkert arrive à une conclusion similaire. S'il est vrai, dit-il, que l'on ne peut assimiler purement et simplement baptême chrétien et rites de lustration propres aux cultes à mystères de l'Antiquité, « il est indéniable qu'il y a certains traits dans le baptême chrétien qui rappellent irrésistiblement les initiations des mystères païens : le rituel individuel de la requête souvent troublée par *oknos*, l'hésitation ; la préparation et l'instruction ; la célébration nocturne, de préférence la veille de la grande fête en commun, qui est Pâques ; l'emploi du lait et du miel, et le détail curieux de « frapper du pied sur des peaux de chèvre » (on montre le myste éleusinien assis sur une toison de bélier). Ce ne sont probablement pas de simples parallèles, dans le contexte commun des exemples d'initiation, mais plutôt des emprunts directs qui se sont produits ; ce sont d'évidentes additions à ce que Jean-Baptiste faisait au Jourdain¹⁵ ».

Une naissance à la vie en esprit

Le mot baptême, formé sur le latin *baptisma*, a d'ailleurs été emprunté au grec *baptismos* qui signifiait, pour les juifs et les païens : immersion, bain de purification, et dont le sens symbolique consistait à revenir au sein des eaux primordiales, porteuses du principe de toute purification et de toute vie, afin d'y vivre une nouvelle naissance. Le baptême est une initiation rituelle, une introduction au monde de l'esprit et à la liaison existant entre celui-ci et la matière. Le rite se déroulait en deux phases : l'immersion, sorte de bain purificateur correspondant à la séparation d'avec l'ancienne peau, suivie de l'émersion, assimilée à la naissance à la vie en esprit.

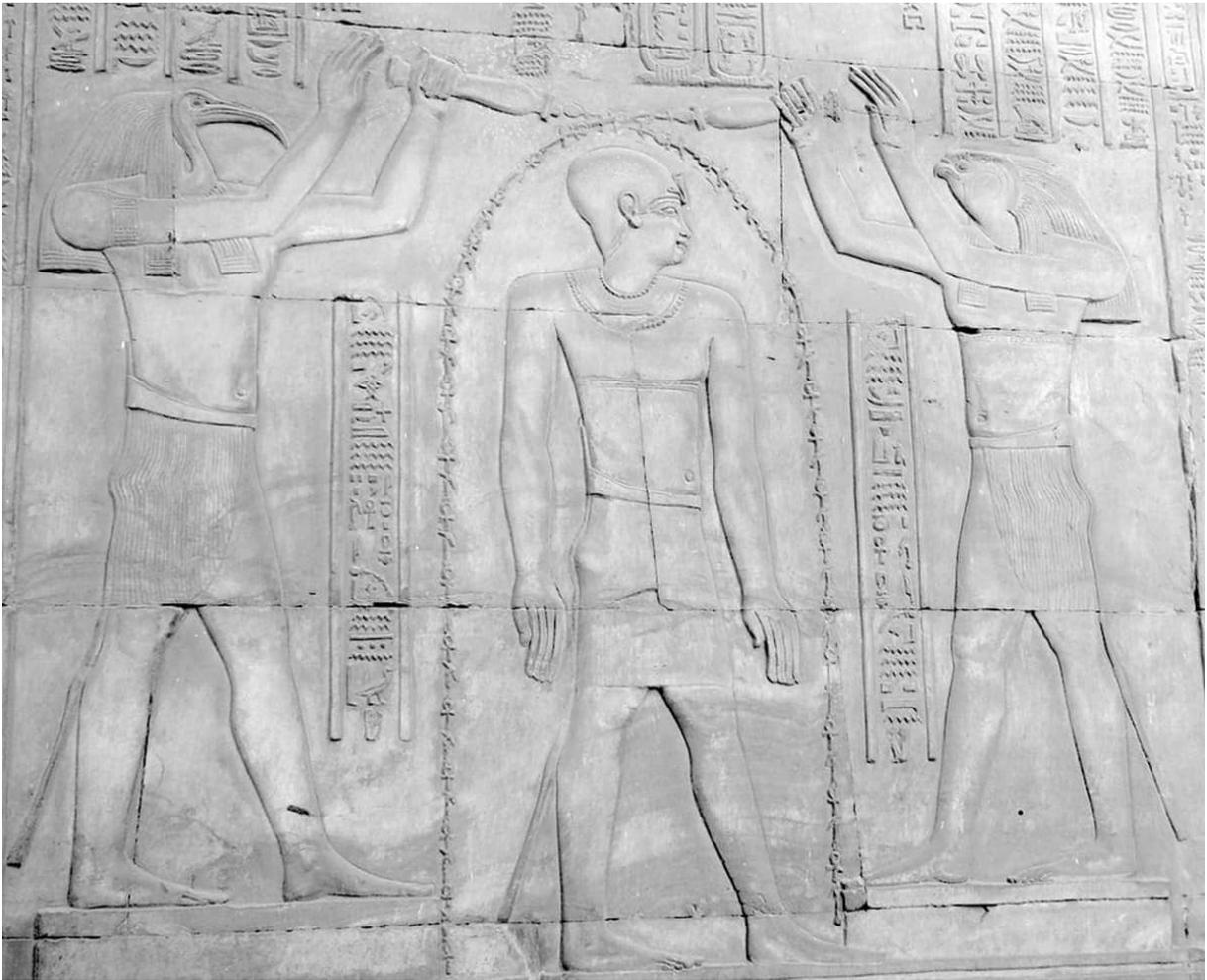


Fig. 8

La purification de Pharaon.

Les dieux Thot et Horus purifient Pharaon en l'inondant de fluide vital. Pharaon se trouve transfiguré par cette onction divine, modèle possible du baptême chrétien (temple de Kom-Ombo, Égypte).

Quelles que soient ses particularités, le rite du baptême marque l'entrée dans une communauté spirituelle dans laquelle la Lumière et le Verbe tiennent une place prépondérante. On appelle le baptême : « lumière qui ne s'éteint pas et qui n'a pas besoin de feu », affirme un texte gnostique, car « elle n'éclaire pas de l'extérieur, mais ceux

qui la portent en eux, et qu'elle porte en elle, deviennent lumière¹⁶ ».

De l'eau ou du sang ?

L'eau du baptême n'est pas une eau ordinaire. Elle est porteuse du feu de l'esprit et, par suite, de la capacité de résurrection¹⁷. Elle contient en elle les principes d'immortalité et de régénération permanente. Cette eau miraculeuse est l'eau divine des anciens alchimistes, l'eau vive, l'eau de feu, dont l'une des propriétés est de se colorer en rouge et de se changer en sang ou en vin.

La symbolique de l'eau et du sang, reprise par le christianisme, s'origine dans un mythe de l'Égypte ancienne assimilant au sang d'Osiris la coloration des eaux du Nil, indicatrice de l'arrivée de l'inondation à la fin du mois de juin ou au début du mois de juillet. Autrement dit, le sang d'Osiris apporte avec lui la vie et le renouveau. Le folkloriste Arthur Van Gennep a retrouvé en Europe l'écho lointain de cette tradition : la croyance populaire en la transformation de l'eau des rivières en vin se situe la nuit de la Saint-Jean, du 23 au 24 juin. Le lien entre Jean, le solstice d'été, et l'eau du renouveau est donc bien établi.

Revêtir un corps de lumière

« À l'été correspondent les mythes aquatiques, les dieux-poissons, les baignades, les immersions (...). Pour les initiés, c'est "*la trempe*", épreuve qui doit assurer définitivement leur énergie et les détacher du passé¹⁸. » Immérgé dans l'eau, le baptisé reçoit l'énergie divine qui anime l'eau et porte en elle la possibilité de percevoir la lumière des origines. Il revêt un nouveau corps, un corps de Lumière. Précision capitale : ceux qui entrent dans ce corps ne goûteront pas

la mort¹⁹. La Lumière, en effet, ne saurait mourir puisqu'elle n'est jamais née. Elle est de toute éternité.

Rite d'initiation, le baptême marque de son sceau celles ou ceux qui le vivent. Il leur donne accès, de leur vivant, à la résurrection²⁰. Il est aussi le début d'un chemin qui ne se concrétisera que si le nouvel initié rend réel sa participation à l'œuvre de la communauté dans laquelle il vient d'être admis, et reste fidèle à son engagement en témoignant de la Lumière qu'il a reçue.

Le geste d'un Maître

« Par le geste du baptême, Jean est directement mis en situation d'être lui-même une lumière, et son activité nous montre effectivement un Maître à l'œuvre, un disciple ayant reçu la plus haute initiation, nommée symboliquement "initiation solaire", un Maître dont l'enseignement s'appuiera continuellement sur l'utilisation de ce que la matière et les êtres possèdent naturellement de lumineux²¹. »



Fig. 9.
Le rite du baptême.

Prolongeant un très ancien rite d'initiation, Jean baptise Jésus. « Il faut qu'il croisse et que je diminue », disait-il, allusion au cycle de lumière alternativement ascendant et descendant (P Comestor, *Bible historique*, XIV^e siècle, Bibl. Sainte-Geneviève, ms 21, fol 160).

Héritier de la tradition initiatique, Jean a montré la nécessité, pour tout nouvel initié, d'être « recréé » non seulement par l'eau, mais aussi par le feu et l'esprit (le pneuma, l'air) pour entrer, de son vivant, dans le corps de Lumière de l'Être universel et éternel.

L'un meurt, l'autre naît

Selon la tradition hagiographique, au moment même où le Baptiste meurt, décapité, Jean l'Évangéliste apparaît. Il accompagnera le Christ dans son ministère et témoignera de son action, mais il fera plus, et c'est ce qui le différencie des autres apôtres et fonde la tradition johannique : il écrira un prologue à son Évangile dans lequel il transmet l'essentiel de la tradition du Verbe et affirme la nécessité de témoigner de la Lumière. Ce rôle de témoin de la Lumière échoit à tout être qui a eu accès à la Connaissance

Témoigner de la Lumière par le Verbe

Jean l'Évangéliste achèvera son œuvre par une « révélation », une Apocalypse²² : celle notamment de la construction du temple, concrétisation terrestre de la Jérusalem céleste. Participer à cette œuvre essentielle est un devoir pour tous les initiés, comme l'illustre avec éclat le splendide manteau de cathédrales tissé au Moyen Âge par les bâtisseurs dans toute l'Europe.

Si Jean le Baptiste a transmis à Jésus, par le rite du baptême, l'onction nécessaire à sa mission, Jean l'Évangéliste l'a fait renaître, dans la vision finale de l'Apocalypse, comme un être étincelant de lumière porteur de l'épée de feu du Verbe : « Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc. Et celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véridique et *c'est avec justice qu'il juge* et fait la guerre. Ses yeux sont une flamme *de feu* et sur sa tête de nombreux diadèmes. Il a un nom écrit que personne ne connaît sauf lui et il est revêtu d'un manteau trempé dans le sang, et le nom dont il s'appelle est le Verbe de Dieu²³. »

L'AGNEAU

L'iconographie médiévale représente souvent Jean le Baptiste portant un agneau dans ses bras, ou sur ses épaules, tel un berger. Humilité, innocence, patience et pureté caractérisent cet animal que Jean a associé au Christ, puisque, comme ce dernier, il s'offre en un don total pour que la vie renaisse sans cesse.

L'agneau et le feu secret de l'offrande

L'agneau, en effet, est l'animal de sacrifice par excellence. Il représente le feu de l'offrande. René Guénon a suggéré un rapprochement entre l'agneau et l'*Agni* védique qui possède, lui aussi, un caractère sacrificiel. En Inde ancienne, *Agni* est symbole du feu principiel, source à partir de laquelle la vie se manifeste. C'est ce feu secret, à la fois origine et nourriture du principe, qui entretient et régénère la création. Reprenant cette idée, Fulcanelli assimile le feu divin à « l'agneau immolé depuis le commencement du monde²⁴ ».

Principe et expression de l'offrande, cet animal est symboliquement présent aux fêtes de la Saint-Jean. L'agneau de Jean symbolise la capacité de don des œuvrants, condition indispensable de leur jeunesse d'esprit et de leur aptitude à être régénérés. Une loge initiatique puise sa capacité de renouvellement dans l'alimentation du feu secret porté par l'agneau. L'offrande de tous les travaux de l'année à la fête de la Saint-Jean d'été participe de ce nécessaire nourrissage qui témoigne de l'amour unissant les Frères et les Sœurs participant à l'œuvre, ainsi que de leur comportement juste et droit. Comme le rappelle le *Rite de Perfection*²⁵, « l'effigie d'un homme portant un agneau dans ses bras que l'on voit à l'entrée du temple nous apprend à être attentifs à nos désirs comme un berger prend soin de ses moutons, à être

charitable, à ne jamais laisser échapper une chance de faire le Bien, à travailler honnêtement et à vivre chaque jour comme si ce devait être le dernier²⁶ ». S'offrir au feu de l'œuvre est effectivement un combat qui se renouvelle chaque jour.

L'agneau en gloire

La capacité de sacrifice de ce doux animal qu'est l'agneau ne doit pas faire oublier sa puissance combative et sa capacité de rayonnement. Source inépuisable de vie, l'Agneau divin l'est aussi de lumière. Selon l'expression de Jean dans l'Apocalypse, il est le flambeau divin, et aussi celui qui révèle la connaissance : n'est-il pas le seul, parce qu'il est parfaitement pur, à pouvoir rompre les sept sceaux du livre fermé contenant le secret de la création ? Par suite, puisqu'il connaît le secret de la vie, de la mort et de l'éternité, il est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange, et Dieu lui remet les destinées du monde.



Fig. 10.
L'agneau mystique.

Animal de sacrifice par excellence, l'agneau représente le feu de l'offrande. Son sang est celui du feu principal. Il est recueilli dans le vase du Graal qui contient le secret de la vie en esprit et en éternité (Chapelle du Saint Sacrement, vitrail du XIII^e siècle).

Ce flambeau divin placé au sommet du ciel est celui qui rayonne à la Saint-Jean d'été, lorsque le soleil est à son zénith. Et conformément au symbolisme de cette fête, fondée sur le feu mais aussi sur l'eau, on remarque que l'agneau était appelé par les anciens : *Dux immortalis aquæ*, « Souverain des eaux immortelles²⁷ ». À ce

titre, il conduit les âmes des bienheureux, de « ceux qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau » et dont « jamais la bouche ne connut le mensonge », vers les sources des eaux de la vie. Il convient donc de suivre le chemin montré par l'agneau, en l'occurrence celui du sacrifice et du don, et aussi le chemin de la connaissance du Verbe, si l'on veut découvrir la vie en éternité et en communion.

Décrivant la Jérusalem céleste, Jean fait une révélation d'importance : « Je ne vois point de temple dans la ville, parce que le Seigneur tout-puissant et l'Agneau en sont le temple ». Autrement dit, le temple est un être vivant et son modèle est céleste. Il est pur rayonnement. Le construire demande de diriger le regard vers le haut, vers la lumière, là où trône l'Agneau en gloire, et de se donner totalement à l'œuvre. Alors, on sera nourri du sang de l'Agneau qui confère l'immortalité. Le partage de la coupe de vin autour de la table du banquet réalise ce prodige.

LE BÉLIER ET LA TOISON D'OR

De l'agneau au bélier, il n'y a qu'un pas. La légende veut que le Baptiste soit revêtu d'une nébride, une peau de bête, qui est souvent celle d'un agneau ou d'un bélier vierge. C'est dire que Jean incarne l'énergie particulière de cet animal, symbole de l'impulsion vitale, de l'élan principiel, du feu jaillissant qui naît au printemps et atteint son maximum d'intensité en été. De fait, Jean est l'éveilleur et l'initiateur, celui qui apporte la lumière de l'esprit et la transmet en conférant le baptême.

Jean étant porteur de l'esprit divin, son vêtement, comme tout ce qui le concerne, est de nature lumineuse. Sa nébride évoque le mythe de la Toison d'or, que les alchimistes du Moyen Âge, puis les anciens Rose-Croix, avaient choisi comme symbole du Grand Œuvre²⁸.

Une peau de résurrection

La légende rapporte que les enfants d'un roi devaient être sacrifiés pour permettre au blé de germer à nouveau dans le royaume. Le jeune prince Phryxos et sa sœur Hellé étaient prêts à être immolés, quand un grand bélier, dont la toison était d'or, apparut et les emporta sur son dos à travers l'espace. On dit que ce bélier fabuleux avait été envoyé par Hermès en réponse aux prières de leur mère. Une fois hors de danger, le jeune prince sacrifia à Zeus le bélier qui l'avait sauvé. Il suspendit sa toison d'or aux branches d'un chêne sur la rive du fleuve Phasis. La dépouille fut placée sous la garde d'un dragon qui empêchait quiconque de s'en emparer.

Convoitée par tous les héros, la toison du bélier Chrysomelle devient la peau de résurrection qui donne la vie éternelle. Elle est le trésor qui ne peut être trouvé que par des êtres au cœur pur, courageux et parfaitement fidèles. Jason est de ceux-là. À la tête des Argonautes, il part en quête de la toison fabuleuse. Après de nombreuses péripéties, il parvient à ses fins avec l'aide de la magicienne Médée. Elle est l'initiatrice qui lui a transmis l'élixir indispensable pour qu'il maîtrise le dragon et s'empare du trésor.

La toison d'or et l'alchimie des fêtes

La toison d'or est le symbole de la connaissance et du Grand Œuvre, but de toute quête initiatique. L'offrande de son travail apportée par une loge lors de la fête d'été est une formulation de cette connaissance. En pratiquant de la sorte, elle offre le rayonnement de la lumière qu'elle a su faire croître en son sein, par son labeur, tout au long de l'année rituelle. C'est une forme de passage annuel par la peau qui purifie et régénère la loge ; il trouve son accomplissement avec le saut du feu de la Saint-Jean. L'offrande

ainsi purifiée sera matrice de la renaissance du feu secret à la Saint-Jean d'hiver.

La Saint-Jean d'été fête le feu enclos en toutes choses et qui donne la vie. Pour que ce feu s'incarne, on doit s'oublier pour vénérer l'essence même de la vie et mettre son âme en mouvement. Tout ce que l'on abandonne par amour de l'œuvre devient peau de résurrection. C'est ce processus qui permet aux alchimistes d'affirmer que la toison d'or est le résultat d'une séparation, *faite doucement avec grande industrie*, du subtil et de l'épais, et symbolise le degré de perfection ultime de l'Œuvre qui fait apparaître et rayonner la lumière incluse dans le Verbe. Jean l'Évangéliste en est le chantre.

1. Plantagenet, *Causeries initiatiques pour le travail en loge d'Apprentis*, Paris, 1985, p. 86.
2. Ou « Iaô ». Cf. l'ouvrage gnostique *Pistis Sophia* : « C'est donc la vertu du petit Iaô, celui du milieu, et l'âme d'Élie le prophète qui sont attachées dans le corps de Jean le Baptiste. » Trad. E. Amélineau, 1975, p. 7.
3. Remarquons que la *Visitation*, qui consacre l'entrée de l'Esprit Saint dans le corps d'Élisabeth, la mère de Jean, intervient quelques jours seulement après l'*Annonciation* faite à Marie par l'ange Gabriel qu'elle allait concevoir et mettre au monde un enfant divin, en l'occurrence Jésus. Ainsi est soulignée la profonde parenté spirituelle du Baptiste et du Christ, de même que leur complémentarité. Ces deux êtres sont marqués par l'Esprit-Saint. En baptisant Jésus, Jean rend active la véritable nature de ce dernier.
4. Luc 1:18-20.
5. Cf. Isaïe, XLIX : « Il a rendu ma bouche comme une épée perçante. »
6. Matthieu 3:11.
7. Mat. III : 13-17. Ce que Dieu a conçu en esprit doit s'accomplir.
8. C. Guérillot, *Le Rite de Perfection*, Paris, 2007, p. 83.
9. C. Guérillot, *ibid.*, p. 344.
10. Citée par C. Gaignebet, *A plus hault sens*, t. 1, p. 351.
11. En voici le texte : **Ut**queant laxis, **R**esonare fibri, **M**ira gestorum, **F**amuli tuorum, **S**olve polluti, **L**abii reatum, **S**ancte Joannes. « Pour que puissent résonner, des cordes détendues de nos lèvres, les merveilles de tes actions, enlève le péché de ton impur serviteur, ô saint Jean. »

12. Sur ce point, voir tome 2, chapitres 3 et 4.
13. XI, 23, 1.
14. *Les Conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, Leyde, 1972, p.232.
15. W. Burkert, *Les Cultes à mystères dans l'Antiquité*, Paris, 1991, p. 92.
16. *Traité Tripartite*, in *Écrits gnostiques*, Paris, 2007, p. 198.
17. Le rite catholique traduit cette symbolique en immergeant dans le baptistère un cierge allumé, symbole du feu qui brille dans l'eau et la rend active. *Le feu qui illumine l'eau réveille les merveilles de Dieu*, disait Jacob Böhme.
18. M. Loeffler-Delachaux, *Le Cercle, un symbole*, Paris, 2008, p. 127. De même, M. Malaise rappelle dans *Les Conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, Leyde, 1972, p. 232, que le bain était le préalable à un rite de renaissance à une vie nouvelle.
19. Év. selon Philippe, 109.
20. « Ceux qui disent qu'ils mourront d'abord, puis qu'ils ressusciteront, se trompent. S'ils ne reçoivent d'abord la résurrection de leur vivant, et s'ils meurent, ils ne recevront rien. Voici comment on parle du baptême ; on dit que le baptême est grand parce que, si les gens le reçoivent, ils vivront. » Év. selon Philippe, 90.
21. R.-J. Thibaud, *Symbolique des Apôtres*, Paris, 1990, p. 136-137.
22. Apocalypse est formé sur le latin *apocalypsis* « révélation », du grec *apokaluptein* « découvrir ». Si les spécialistes des textes anciens considèrent aujourd'hui que Jean l'Évangéliste n'est sans doute pas le rédacteur de l'Apocalypse, il n'en reste pas moins que ce texte est l'un des plus beaux fleurons de la tradition johannique.
23. *Apocalypse de Jean*, trad. Osty et Trinquet.
24. *Les Demeures philosophales*, t. 1, Paris, 1989, p. 293.
25. C. Guérillot, *Le Rite de Perfection*, Paris, 2007, p. 349.
26. Lagneau est plus d'une fois évoqué dans les rituels des hauts grades maçonniques, en particulier aux 15^e, 17^e et 18^e degrés du R.É.A.A.
27. Sur ce point, voir tome 2, chapitre 3, p. 64-68.
28. P. Naudon, *Les Loges de Saint-Jean*, Paris, p. 64.

Chapitre 6

SAINT-JEAN ET LA LUMIÈRE DU VERBE

JEAN L'ÉVANGÉLISTE

D'après les Évangiles et les Actes des Apôtres, Jean était un pêcheur établi sur la rive du lac de Tibériade, en Galilée, comme son père et son frère aîné, Jacques « le Majeur ». Il décida de suivre le Christ lorsque le Baptiste désigna celui-ci comme « l'agneau de Dieu » et devint l'un des compagnons préférés de Jésus qui le surnommait parfois, en raison de sa spontanéité et de son ardeur, *Boanergès*, ce qui signifie *Fils du tonnerre*¹. Disciple fidèle, il accompagna son Maître jusqu'à sa mort et fut le premier à être appelé près du sépulcre pour constater que celui-ci était vide. Il fut aussi le premier à « voir » le Christ ressuscité sur les rives du lac de Tibériade.



Fig. 11.
Jean, l'aigle de Patmos.

Attribut de Jean, l'aigle est un oiseau solaire. Son œil voit tout, y compris les secrets celés au commun. De même, Jean a vu les mystères concernant la divinité du Verbe et la fin du monde, et il les a transmis (Reims, bibl. mun., ms 9, fol. 128).

Devenu évangéliste, il resta en Palestine, probablement jusqu'à la mort de Marie, puis partit pour Éphèse, en Asie mineure, où, selon la tradition ecclésiastique, il dirigea des communautés chrétiennes et contribua à l'établissement de l'Église dans cette région. Sous le règne de Domitien, il fut exilé sur l'île de Patmos durant quinze mois, au cours desquels il rédigea l'Apocalypse, une œuvre prophétique qui lui valut le surnom d'*Aigle de Patmos*. De retour à Éphèse, il écrivit le quatrième Évangile ainsi que trois Épitres² afin de réfuter les hérésies. Il atteignit, dit-on, une extrême vieillesse puisqu'il serait mort paisiblement, quasi centenaire, un 27 décembre, au début du second siècle après J.-C.

Jean et Marie

L'une des particularités de Jean est d'avoir été particulièrement proche de Marie, la mère de Jésus. Dans l'Évangile de Jean, il est écrit :

« Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait (Jean), Jésus dit à sa mère : “ Femme, voici ton fils”.

« Il dit ensuite au disciple : “Voici ta mère.” Et depuis cette heure là, le disciple la prit chez lui³. »

Ce texte établit de manière non équivoque la filiation spirituelle existant entre Jean et la Vierge Mère, cette « Dame » qui a suscité la construction de tant de splendides édifices à l'époque médiévale. Ce simple fait suffirait à expliquer le lien intime existant entre la figure de Jean et les bâtisseurs. Grâce aux cathédrales de pierre dédiées à la Vierge qu'ils ont érigées dans toute l'Europe, ils ont prolongé la Tradition et passé le témoin qui avait été confié par le Christ à Jean

l'Évangéliste au temps de la Passion. Ainsi s'est conservé le trésor de la Tradition.

Le devoir d'amour et l'union du Verbe et de la sagesse

À la mort du Christ, Jean reçoit la charge de prolonger l'œuvre du Maître en transmettant, par sa parole et ses écrits, l'essence de son enseignement. Le grand secret de celui-ci est l'amour. Jusqu'à son dernier souffle, Jean prêcha le devoir d'amour : « Aimez-vous les uns les autres » répétait-il à la fin de son existence, et quand on lui demandait pourquoi, il répétait toujours : « Je le fais parce que c'est le précepte du Seigneur et que, si on le garde bien, il n'en faut pas davantage pour être sauvé⁴. »

Version chrétienne de la grande déesse-mère, Marie est matrice de la tradition initiatique et gardienne de sa transmission. Au-delà de la filiation naturelle entre Jésus et Marie, existe une filiation spirituelle, non soumise aux aléas de la mort et du temps, dont le premier maillon est Jean l'Évangéliste et, à sa suite, tous les tenants de la tradition johannique. Le Christ et Jean sont frères en esprit, unis par le même amour de la sagesse. Jean et Marie incarnent respectivement la Connaissance et la Sagesse, ou encore le soufre et le mercure alchimiques qui demandent à être réunis dans l'œuvre. Symboliquement, le lien particulier existant entre Jean l'Évangéliste et Marie équivaut à une noce mystique entre le Verbe et la Sagesse⁵. Ce nouveau « couple » traduit une réalité initiatique fondamentale : celle de la coexistence nécessaire des voies masculine et féminine pour vivre pleinement la tradition du Verbe.

Jean, fils spirituel de Marie – l'initiatrice – est chargé de poursuivre le Grand Œuvre, qui se traduit par sa mort et sa transmutation, deux étapes nécessaires à la transmission du Verbe.

La mort mystérieuse de Jean : de son corps jaillit une manne

En parfaite cohérence avec ce schéma, la mort de Jean ne sera pas une mort « ordinaire », mais revêtra une dimension initiatique. Dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, il est dit que lorsque Jean mourut, la fosse dans laquelle son corps fut descendu se remplit aussitôt de lumière. Son corps disparut de son tombeau et, à sa place, jaillit une manne, comme une fontaine. Cette manne est la nourriture spirituelle que Jean continue de transmettre, au-delà du temps, par son Verbe. Elle est inépuisable, mais demande, pour continuer d'être répandue sur le monde, que ses héritiers prolongent son enseignement.

Saint Jean peut être comparé à Hiram, car sa tombe, objet de la recherche des pèlerins, n'abrite pas un mort ordinaire, mais un être simplement endormi qu'il faut réveiller. Des témoins n'ont-ils pas vu la terre se soulever et s'abaisser au-dessus de sa tombe⁶ ?

LES SYMBOLES DE L'ÉVANGÉLISTE : L'AIGLE ET LE SERPENT

Alors que le Baptiste est quelquefois figuré dans l'iconographie de la Renaissance vêtu d'une robe rouge, en souvenir de son martyr sanglant, l'Évangéliste est représenté, sur les vitraux du Moyen Âge et dans les Livres d'Heures, jeune, imberbe, et porteur le plus souvent d'un costume vert, symbole de croissance, de vitalité et de renouveau perpétuels⁷. La tradition l'a en outre associé à deux animaux, symboles respectivement de la lumière et des cycles du temps : l'aigle et le serpent.

L'aigle

Le corps de Jean est un corps de lumière, éternellement jeune et rayonnant pour autant qu'on le nourrisse par l'offrande et le rite. Cette caractéristique explique pourquoi l'aigle a été choisi par la Tradition pour le représenter. L'aigle est l'oiseau de lumière par excellence, capable de regarder le soleil sans jamais baisser les paupières ni se brûler les yeux⁸. Sa vue perçante symbolisant *l'œil qui voit tout*, il est lié à la connaissance⁹. De même Jean – l'aigle de Patmos – a été admis à « voir » les mystères concernant la divinité du Verbe et la fin du monde. Il a « vu, goûté et touché le Verbe » et l'a transmis par ses écrits. Jean l'Évangéliste n'est-il pas « le connaissant », celui qui formule le mystère d'une manière toujours neuve et qui ne connaît pas la vieillesse, ou plus exactement, qui connaît le secret de la renaissance perpétuelle ?

L'aigle, l'eau et le feu

Une antique tradition veut, qu'ayant perdu du fait de son âge à la fois la vigueur de ses ailes et la force de son regard, l'aigle se soit élevé vers le soleil pour se nourrir de son ardeur puis ait plongé dans la mer pour en ressortir rajeuni et plein de vigueur¹⁰.

Une autre formulation de la même tradition précise : « Quand le vieil Aigle se trouve près du soleil, il embrase ses plumes. Le feu consume ce qu'elles avaient de trop épais et de trop lourd, et lui rend même l'ancienne acuité de son regard. Après quoi il se précipite dans une fontaine et redevient aussitôt plein de jeunesse et de vigueur¹¹. » L'aigle devient ainsi symbole de la renaissance par le double baptême de l'eau et du feu, ce qui met une fois de plus l'accent sur l'unité symbolique des deux Jean, et sur la proximité entre Jean et Jésus, ce dernier baptisant précisément par l'eau et le feu, celui du Saint-Esprit¹².

La tradition alchimique a repris cette symbolique : l'expression hermétique « faire voler l'aigle », signifie « faire sortir la lumière du tombeau et la porter à la surface¹³ ». N'est-ce pas précisément ce que fait Jean l'Évangéliste par sa mort ?

L'aigle, gardien de la connaissance

Parfois l'aigle est représenté par les imagiers tenant un phylactère dans son bec, ou entre ses serres. « Phylactère » combine deux mots grecs qui se traduisent par « gardien de la loi » et, de fait, la voix de l'aigle mystique retentit aux oreilles de l'Église proclame Jean Scot. L'aigle de Jean garde les textes sacrés qui éveillent à la connaissance de la lumière, en particulier les textes ésotériques, représentés par un livre fermé. Dans son vol, l'aigle de Jean s'élève au-dessus de ce qui peut être saisi par l'intelligence et signifié par la parole ; pénétrant dans le royaume de la Lumière, il est transporté au cœur même des réalités qui surpassent toute intelligence et toute signification. Jean l'Évangéliste porte au cœur de la nuit la parole de feu qui éclaire le chemin initiatique à condition de la vivre et de la mettre en actes. N'est-ce pas ce que fait une loge lorsqu'elle célèbre la Saint-Jean ? Elle fait rayonner le feu du Verbe et boit l'amour de Jean, renouvelant ainsi sa capacité de formulation pour l'année nouvelle¹⁴.

L'aigle de Jean montre la source de la Lumière

Sur d'anciens monuments funéraires, l'aigle est accompagné d'une couronne évoquant le soleil, plus particulièrement le soleil du nord. Celui-ci brille dans les ténèbres, mais il faut l'acuité du regard de l'aigle pour le percevoir et le manifester. Jean a su voir cette lumière qui est à l'origine de la tradition initiatique. Il en a donné une formulation dans le prologue de son Évangile, faisant en sorte

que les ténèbres n'arrêtent pas l'expression de la lumière créatrice. Il a ainsi révélé à tous ses Frères en esprit la lumière du chemin et l'origine de la Tradition.

Capable de regarder la lumière en face, l'homme-aigle des rites d'initiation les plus anciens conduisait les initiés vers la lumière et le mystère¹⁵. Cette lumière « libérait » les initiés en les aidant à se défaire de leurs conditionnements humains pour avancer sur le chemin de l'initiation. Sous la conduite du *libérateur* avaient lieu les danses et processions devant répandre sur la communauté la puissance vivifiante du feu de l'amour¹⁶. Il menait notamment la *danse des trois pas* autour du brasier et ordonnait les sauts rituels au-dessus de la flamme, nécessaires au renouvellement de la fécondité de la communauté.

Le vase et les serpents

La tradition iconographique représente souvent Jean tenant dans sa main un vase d'où sort un, voire plusieurs serpents. On dit de lui qu'il détient la coupe d'immortalité de laquelle sort le serpent de l'intelligence.

La coupe d'immortalité

Ce vase sacré porté par l'adepte est le réceptacle du feu primordial, de la lumière immortelle qui crée le monde et réapparaît lors de chaque solstice d'hiver pour renouveler la création. Il est celui qui a servi à recueillir le sang du Christ après que Longin lui eut percé le flanc¹⁷. À ce moment crucial, Jean est présent. À partir du XII^e siècle, le vase contenant ce précieux liquide fut assimilé au Graal par les rédacteurs des romans de la Table Ronde. Jean se trouve ainsi relié à la quête qui est au centre de la

tradition ésotérique chrétienne dont il est l'un des pères. Saint Jean est le Maître, l'Initié, vainqueur permanent du combat qui assure la naissance de la lumière et sa victoire sur les ténèbres.

Le serpent de l'intelligence

Le serpent incarne la capacité de renouvellement de l'intelligence intuitive. Comme le reptile, cette dernière traverse les mondes en serpentant – telle une onde d'énergie se mouvant avec une totale liberté – et se régénère sans cesse en changeant de peau. Ainsi demeure-t-elle toujours en mouvement dans les pas de la lumière et sous-tend-elle l'action créatrice : elle crée, bâtit, formule, accomplissant une œuvre élevée à la gloire du sacré.

La rencontre de l'aigle et du serpent achève un cycle de formulation et en ouvre un autre. Grande voyageuse et grande bâtisseuse, la Lumière suscite une nouvelle rencontre de l'aigle et du serpent. Jusqu'à la fin de sa vie, Jean l'Évangéliste n'a-t-il pas vécu cette dynamique vitale qui relie la puissance de l'aigle et la fluidité du serpent, dynamique dont témoigne ses œuvres si particulières écrites pour témoigner de la Lumière. Il y a croisement entre ces deux animaux : l'aigle, symbole de royauté céleste, est l'oiseau de l'illumination et de l'initiation ; le serpent, symbole de la connaissance ésotérique, montre la nécessité de se dépouiller du "vieil homme" et de revêtir l'homme nouveau pour l'atteindre ¹⁸.

Le symbolisme chrétien attaché à la figure de Jean réinterprète ici la tradition initiatique la plus ancienne, dans laquelle l'homme-serpent prend en charge les novices au cours de leur retraite dans les mondes souterrains et conduit les opérations qui susciteront leur mutation. Il préside à leur « métamorphose » en les assimilant à sa nature sainte et sacrée ; cet acte rituel correspond à l'épreuve de la

terre au cours de laquelle le matériau nouveau qu'est le Novice est avalé et digéré au sein de la terre-mère.

À la Saint-Jean Baptiste, on entre dans la période de descente dans les ténèbres correspondant à la digestion par le serpent. Avec la Saint-Jean d'hiver vient le temps d'une nouvelle création ; le feu principal sort à nouveau hors de sa matrice primordiale, la lumière réapparaît et s'élève à nouveau jusqu'au firmament. Cette renaissance passe par plusieurs épreuves pour lesquelles, là encore, Jean a montré le chemin.

LES ÉPREUVES DE JEAN

La coupe d'amertume

Le vase que Jean tient dans sa main évoque un autre épisode de sa vie légendaire : celui de la coupe empoisonnée que le tyran Aristodème l'a obligé à boire afin qu'il lui apporte la preuve de la puissance du dieu dont il se réclamait : « Si tu veux que je croie en ton Dieu, dit Aristodème à Jean, je te donnerai du poison à boire, et si tu n'en ressens pas les atteintes, ton Seigneur sera évidemment le vrai Dieu¹⁹. » Jean avala tout le poison sans ressentir le moindre mal. Les sculptures et peintures qui représentent la scène montrent Jean bénissant la coupe empoisonnée de laquelle sort un petit serpent bi ou tricéphale qu'il maîtrise d'un geste de la main. Entre les mains de Jean, le poison est transmuté en serpent, symbole de rajeunissement perpétuel et de vie éternelle. Le serpent, en effet, change régulièrement de peau, illustrant de la sorte la capacité de renouvellement périodique de la nature. En outre, par le cercle qu'il forme avec son corps, le serpent est associé à l'éternité des cycles²⁰. Censé boire un liquide mortel, Jean absorbe en réalité la lumière du

serpent – *Celui qui voit ce qui est caché* – et s'en trouve régénéré. Il ressort de cette épreuve porteur d'une capacité de vision – donc de connaissance du mystère – décuplée.

Le parallèle avec l'épreuve de la coupe d'amertume de l'initiation maçonnique ne saurait être fortuit. Seul un désir pur et sans tâche parvient à transmuter le fiel en miel, et l'initié, à l'image de Jean, doit être animé d'un tel désir pour franchir victorieusement les épreuves qui jalonnent le chemin conduisant vers la Lumière, et pour parvenir à goûter, un jour, au breuvage d'immortalité qui se trouve de toute éternité sur la table du banquet céleste.



Fig. 12.
Jean et la coupe d'amertume.

L'une des épreuves de Jean consiste à boire le breuvage empoisonné, figuré par les serpents sortant du vase. Mais Jean est initié et connaît le secret de l'immortalité, le poison ne saurait l'atteindre. D'un simple geste de la main, il le rend inoffensif (fragment du retable de Gand, Jan van Eyck, 1432).

Le chaudron brûlant

Jean a dû affronter d'autres épreuves, dont le sens est tout aussi initiatique que l'absorption d'un breuvage empoisonné. En particulier, sur l'ordre de l'empereur Domitien qui voulait lui interdire de prêcher, on le plongea dans une cuve d'huile bouillante. Jean en ressortit sain et entier, précise la *Légende dorée*, parce qu'il avait vécu affranchi de la corruption de la chair. C'est là le point de vue de l'Église « officielle » qui exprime le sens moral de l'événement.

Le sens symbolique d'une telle épreuve est bien plus profond et intéressant. On reconnaît en effet dans le thème du chaudron brûlant une allusion au fourneau, ou athanor alchimique, dans lequel la matière brute doit être plongée afin d'y être purifiée et transmutée en une matière lumineuse et immortelle par la vertu du feu inépuisable qui l'anime²¹. Le supplice du feu permet non seulement d'éprouver la pureté et l'incorruptibilité, mais aussi d'acquérir ces qualités. Jean, ici, montre sa dimension d'initié : pur et porteur du secret du Verbe, il triomphe de l'épreuve, dont il sort régénéré et clairvoyant, ce qui lui permettra de rédiger, peu après, l'Apocalypse, ce formidable récit initiatique où sont contés les mystères de l'au-delà, de la vie en éternité et de l'avènement de la Cité céleste.

Jean, l'alchimiste

La qualité de *connaissant* et d'alchimiste de Jean transparait également dans le récit de l'un des miracles qui lui est attribué par la *Légende dorée*.

Deux jeunes gens issus de riches familles décidèrent de vendre tout ce qu'ils avaient, de donner le produit de la vente aux pauvres et de suivre l'apôtre Jean. Mais un jour, ils furent pris de tristesse en voyant leurs anciens serviteurs revêtus de riches et brillants vêtements alors qu'eux-mêmes n'avaient plus qu'un seul et misérable

habit. Jean s'aperçut de leur trouble. Il envoya chercher des bâtons et des cailloux et les changea en or et en pierres fines d'une inestimable pureté. Il donna le tout aux deux jeunes gens afin qu'ils rachètent leurs biens puisqu'ils préféraient les richesses terrestres à celles du ciel.

Une nouvelle fois, la fable morale se double d'un sens symbolique. En changeant des pierres ordinaires en or de qualité parfaite, Jean montre qu'il connaît le secret de la pierre philosophale et l'art de la transmutation. Pour les alchimistes du Moyen Âge, c'était la preuve indubitable qu'il était l'un des leurs.



Fig. 13.

Le supplice de Jean.

Jean sortira indemne du chaudron d'huile bouillante dans lequel il a été plongé
(A. Dürer, gravure sur bois, 1498).

LES ÉCRITS DE JEAN

Cette qualité transparaît dans les écrits de Jean. Dans son Évangile notamment, il évoque des miracles – tel celui des noces de Cana, où l'eau est transmutée en vin – qui ont un sens alchimique. Dans ses œuvres, Jean met l'accent sur la connaissance, plus que sur la croyance, et apparaît comme l'un des maillons de la chaîne de transmission de la connaissance initiatique²².

Le prologue de son Évangile, notamment, ne laisse place à aucune ambiguïté. Jean est inspiré par le Verbe et a pour but de témoigner de sa réalité et de son action : « Au commencement est le Verbe, et le Verbe est avec Dieu, et le Verbe est Dieu », affirme-t-il dès les premières lignes, en précisant que c'est Jean *le Baptiste* qui, le premier, est venu pour témoigner de la lumière du Verbe. Le caractère mystérieux de l'Évangile de Jean est mis en évidence par une légende typique des fictions décrivant la révélation de textes hermétiques, astrologiques, magiques ou alchimiques²³. « L'empereur Julien l'Apostat ayant ordonné la reconstruction du temple de Jérusalem, les ouvriers découvrirent une très profonde crypte et descendirent l'un d'entre eux au bout d'une corde. Celui-ci se heurta à une colonne sur laquelle il trouva un livre, miraculeusement en très bon état. Remonté à la lumière, les ouvriers reconnurent qu'il s'agissait de l'Évangile selon Jean et les travaux furent abandonnés²⁴. »

L'autre grand écrit de Jean, l'Apocalypse, appartient également au registre de la révélation²⁵, faite dans un langage entièrement symbolique. Le cadre limité de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir ici le sens de ce texte magnifique qui trouve de nombreux prolongements dans les rituels maçonniques²⁶ et la symbolique des bâtisseurs ; ceux-ci l'ont d'ailleurs souvent représenté dans leurs œuvres de pierre ou de verre, en particulier la scène du *Jugement dernier*. Il nous suffira d'évoquer cette scène de

l'Apocalypse où Jean reçoit d'un ange un roseau d'une toise avec ordre de mesurer le temple, excepté le parvis qui est abandonné par Dieu aux Gentils qui devront fouler, dans les ténèbres extérieures, ce parvis pendant trois ans et demi. L'historien Jean Palou remarque avec justesse qu'il faut, ici, voir Jean comme le Maître de l'initiation présidant à la direction du Temple ésotérique qu'est la loge portant son nom²⁷, et les Gentils restant sur le parvis du temple comme les profanes incapables de « voir » la lumière, car n'ayant pas été admis à vivre l'initiation.

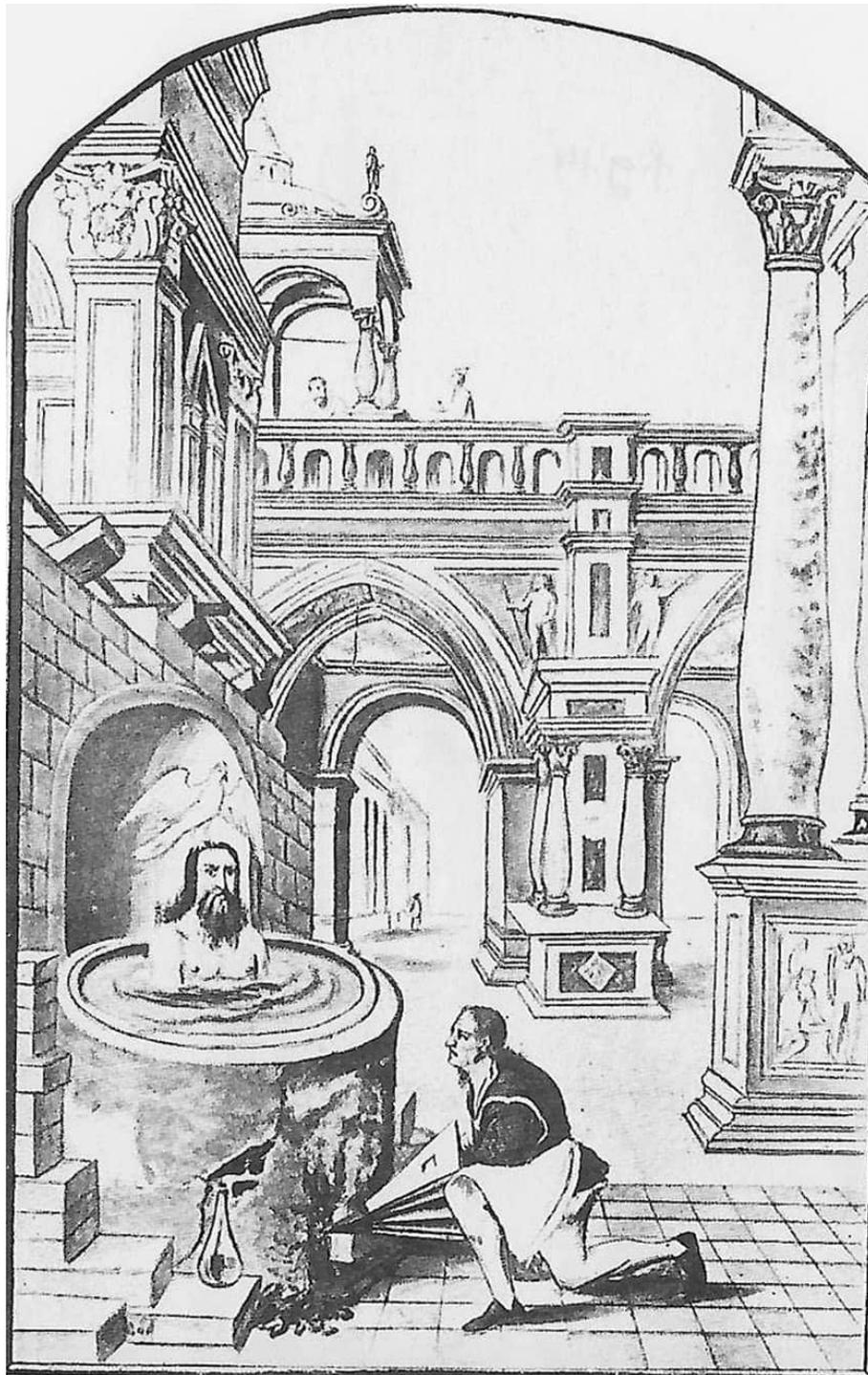


Fig. 14.
Jean, l'alchimiste.

Jean est l'un des patrons de l'alchimie, l'art de la transmutation, car il connaît le feu secret, celui, immortel, de l'Esprit (Salomon Trismosin, *Splendor Solis*).

1. Allusion à l'ascendance divine de Jean. Le tonnerre, pour les Anciens, était la « voix du dieu ». Le *fil*s du tonnerre est son interprète terrestre.

2. L'Apocalypse et les deux derniers Épîtres ne furent incluses dans les écrits canoniques qu'au IV^e s. ap. J.-C., à la suite du concile de Trente. Bien que devenus canoniques, les écrits de Jean forment un groupe à part au sein du Nouveau Testament, du fait d'influences considérées, par certains, comme païennes, voire gnostiques. À ce propos, on notera l'existence, parmi les manuscrits retrouvés à Nag Hammadi, d'un *Livre des secrets de Jean*, d'inspiration nettement gnostique. On ne peut affirmer, cependant, qu'il a été rédigé par Jean l'Évangéliste, pas plus qu'on ne peut lui attribuer, avec certitude, les *Actes apocryphes de Jean*.

3. Jean, 19:26-27.

4. *Vie des Saints*, Paris, 1896, p. 634.

5. Le mystique allemand Jacob Böhme décrit ainsi la scène dans son ouvrage *De la signature des choses* : « Voici ton fils, dit Jésus à Marie, en lui montrant Jean. Moi, je ne suis plus ton fils, car mon humanité externe est transformée en “le Fils de Dieu”, et elle vit, non plus ici-bas, mais en Dieu. Mais comme tu dois rester sur cette terre, prends Jean, en qui la transmutation n'est pas encore opérée, et toi Jean, accepte cette mère. » La transmutation est celle du passage du terrestre au céleste, du corps physique au corps de lumière.

6. F. Weiser, *Fêtes et coutumes chrétiennes*, Paris, 1952, p. 112.

7. J. Palou, fait remarquer, à propos des couleurs attachées aux deux Jean, que le tablier des Maîtres au R.É.A.A. est bordé de rouge, tandis que le vert est l'apanage d'un certain nombre de grades écossais, spécialement celui du Prince de Merci. Jean ne fut-il pas le premier maître de l'ordre maçonnique ? Cf. *La Franc-Maçonnerie*, Paris, 1977, p. 288-9.

8. L'aigle correspond au moment du rituel d'initiation où le Maître d'œuvre qui dirige la cérémonie d'initiation révèle la lumière au postulant.

9. Le modèle du symbole chrétien de l'aigle est le faucon sacré égyptien, l'Horus symbole de royauté céleste, dont l'œil complet contient toutes les mesures de l'univers, autrement dit la totalité de la Connaissance et des nombres créateurs. De sa vision, naît la création.

10. Cité par M. Zehnacker, *La Cathédrale de Strasbourg*, Paris, 1993, p. 28.

11. Dans certaines versions, trois plongeurs dans une source d'eau pure sont nécessaires pour que l'aigle retrouve force et vigueur.

12. Dans la tradition chrétienne, l'aigle se jetant dans le feu pour retrouver une nouvelle jeunesse fut l'image du néophyte dont la vie était renouvelée par le baptême (cf. Ps.102.5). Pour cette raison, on appelait les nouveaux baptisés des *Aigles*. « Aigle » désigne également ceux qui accèdent à la communauté céleste, revêtus de leur corps de lumière.

13. Fulcanelli, *Le Mystère des cathédrales*, Paris, p. 115. C'est une manière imagée de décrire l'opération alchimique nommée *sublimation*.

14. L'expression « chanter à l'aigle » a pour signification « s'exprimer selon le Verbe ». Dans les grandes cérémonies, les prêtres s'agenouillaient « à l'aigle » pour rendre hommage au Principe qui les avait créés.

15. Étudiant l'origine des mythes et rites initiatiques, l'historien Pierre Gordon a noté que les prêtres ou ritualistes apparaissaient toujours revêtus de dépouilles et/ou de masques d'animaux. Cette nouvelle « peau » marquait la métamorphose du ritualiste qui lui permettait de transcender le plan humain et de changer de plan.

16. Sur les danses accompagnant la fête de l'été, voir tome 2, chapitre 3.

17. Selon des légendes inspirées par l'Évangile apocryphe de Nicodème, Joseph d'Arimatee recueillit dans un calice quelques gouttes du sang s'écoulant de la plaie du Christ. L'Évangile de Jean précise que de la plaie s'écoulait du sang et de l'eau, liquide que l'on peut assimiler à la lymphe, fluide vital par excellence. Nous avons là l'écho d'une ancienne tradition remontant aux mystères d'Osiris. Du corps de ce dieu s'écoulait les lymphes, véritable boisson d'immortalité.

18. « Il vous faut, renonçant à votre existence passée, vous dépouiller du vieil homme qui se corrompt sous l'effet des convoitises trompeuses », écrivait saint Paul dans une épître aux Éphésiens ; et il ajoutait : « Il vous faut être renouvelés par la transformation spirituelle de votre intelligence et revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté qui viennent de la vérité. »

19. Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, t.1, Paris, 1967, p.85.

20. Cf. par exemple l'*Hommage à Stilichon*, du poète latin Claudien, traduit par D. et C. Meeks : « Il existe, inconnue, lointaine, inaccessible à notre race, presque interdite aux dieux eux-mêmes, une caverne, celle de l'immense éternité, mère ténébreuse des années, qui produit les âges et les rappelle en son vaste sein. De cette grotte, un serpent garnit le pourtour ; il engloutit toutes choses d'une volonté tranquille, et perpétuellement reste jeune d'écailles. La gueule tournée vers l'arrière, il dévore sa propre queue et d'un glissement silencieux, repasse là où il a commencé. »

21. La tradition alchimique représenta souvent le symbole de l'homme dans le chaudron, évocation du sacrifice de l'œuvrant qui doit passer par le feu afin que rien ne subsiste du *vieil homme*. L'une des premières occurrences de cet acte symbolique important dans l'élaboration de l'œuvre alchimique est celle de la vision de Zosime de Panopolis, alchimiste et gnostique du III^e siècle : « En fait, les hommes qui veulent devenir participants de l'art entrent ici (dans le chaudron) et deviennent des esprits ayant fui le corps », dit Zosime.

22. Certains historiens considèrent que l'évangile de Jean a été composé par couches successives, la première entre 50 et 70 ap. J.-C., la dernière s'achevant vers 95 ap. J.-C. Cette dernière période correspondrait à la deuxième ou troisième génération de disciples vivant au sein de communautés johanniques.

23. Cf. A. Festugière, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, t. 1, p. 319 et suiv.

24. C. Guérillot, *Le Rite de Perfection*, Paris, 2007, p. 176, n.1.

25. Apocalypse est formée sur un mot grec signifiant mise à nu, enlèvement du voile, révélation.

26. L'*Apocalypse* de Jean servit de support à la symbolique du XVII^e degré du R.É.A.A. centré sur le mystère du Sept et de l'Heptagone.

27. In *La Franc-Maçonnerie*, Paris, 1977, p. 289. Jean Palou précise que la *maçonnerie johannite* a été introduite par le Révérend Dr. George Oliver (1783-1870) pour désigner le système de maçonnerie dont les deux saints Jean sont reconnus comme les patrons, et à qui les Loges sont dédiées, à ne pas confondre avec les *johannites*, secte religieuse maçonnique établie à Paris en 1814 par Bernard-Raymond Fabré-Palaprat (1773-1838).

Conclusion

Il en va des deux saints Jean comme des deux solstices. Ils sont les deux faces inséparables d'une seule et unique réalité : lorsque le *Baptiste* – qui a témoigné de la lumière – disparaît, l'*Évangéliste* apparaît en tant que « disciple bien aimé » de Jésus et son « Frère en esprit », chargé de prolonger la parole et l'œuvre du Maître dans tous ses aspects, aussi bien visibles qu'invisibles.

Le Baptiste met un terme à l'ancienne loi et annonce la nouvelle. L'*Évangéliste* ferme le livre du monde avec l'Apocalypse et annonce le temps de la résurrection. *L'un et l'autre ouvrent et nul ne peut fermer. L'un et l'autre ferment et nul ne peut ouvrir*, dit l'Écriture. Les deux Jean sont les témoins de la lumière créatrice, et leur figure symbolique marque l'expression de celle-ci dans le temps, aussi bien profane que sacré. C'est pourquoi il est nécessaire de célébrer les deux fêtes de la Saint-Jean si l'on veut vivre une année rituelle juste et parfaite.

Si la fête du Baptiste est marquée par les feux de la Saint-Jean, celle de l'*Évangéliste* coïncide avec l'embrasement de la bûche et l'illumination du sapin. Le feu de la Saint-Jean d'été est une manifestation extérieure de la lumière à son apogée, tandis que l'arbre de la Saint-Jean d'hiver témoigne du fait que les ténèbres ne

sont pas parvenues à arrêter la lumière et que le feu vital renaît sans cesse de lui-même.

Encore faut-il, pour que ce mystère s'accomplisse, que les loges de Jean se mettent à nouveau en quête du feu secret au début de chaque année rituelle, et qu'elles fêtent la lumière révélée et la plénitude de l'œuvre lors du solstice d'été. Ainsi franchiront-elles comme il convient les deux portes de l'année maçonnique et vivront-elles pleinement le mystère des fêtes initiatiques des deux Saint-Jean.

« LES SYMBOLES MAÇONNIQUES »
SYMBOLES UNIVERSELS

1. Jean Delaporte, *Le Grand Architecte de l'Univers*.
2. Didier Michaud, *Le Pavé mosaïque*.
3. Olivier Jumeau, *Le Delta, la pensée ternaire*.
4. Olivier Doignon, *La Règle des Francs-Maçons*.
5. Jean Hover et Claire Vernon, *Le Soleil et la Lune*.
6. Didier Michaud, *L'Équerre et le chemin de rectitude*.
7. Olivier Doignon, *L'Étoile flamboyante*.
8. Alain Lejeune, *Les Trois Grands Piliers*.
9. Olivier Doignon, *La Pierre brute*.
10. Michel Lapidus, *La Pierre cubique*.
11. Didier Michaud, *Les Trois Fenêtres du Tableau de loge*.
12. François Figeac, *Les Deux Colonnes et la porte du temple*.
13. Olivier Doignon, *L'Épée flamboyante*.
14. Claire Vernon, *Loge maçonnique, loge initiatique ?*
15. Olivier Doignon, *Comment naît une loge maçonnique ?*
« *L'ouverture des travaux et la création du monde* » (T. 1).
16. Olivier Doignon, *La Construction rituelle d'une loge maçonnique*. «
L'ouverture des travaux et la création du monde » (T. 2).
17. Michel Lapidus, *La Corde des Francs-Maçons*.
18. Joseph Noyer, *Le Fil à plomb et la Perpendiculaire*.
19. Marie Hover, *Le Labyrinthe, un chemin initiatique*.
20. Jean Onofrio, *La Chaîne d'Union*.
21. Olivier Doignon, *La Lumière*.
22. Jean Onofrio, *Comment travaillent les Francs-Maçons ?*
23. François Figeac, *La Fraternité initiatique, mythe ou réalité ?*

24. François Ariès, *Le Dépouillement des métaux et l'alchimie du temple.*
25. Lucien Brélivet, *Les Habits des Francs-Maçons. Gants, tabliers et autres vêtements.*
26. François Ariès, *Le Tableau de loge et le Plan d'Œuvre.*
27. Clémence Duval, *L'Épreuve de la Terre.*
28. Jeanne Nogrène, *L'Épreuve de l'Air.*
29. Claire Vernon, *L'Épreuve de l'Eau.*
30. Lise Pérault, *L'Épreuve du Feu.*
31. André Quémet, *Le Temple maçonnique et ses mystères.*
32. Didier Michaud, *Le Cabinet de Réflexion.*
33. Jean Delaporte, *Le Vénérable Maître. Fonction, devoirs et symbolique.*
34. Jeanne Leroy, *La Pierre Cubique à pointe.*
35. Thomas Wisniewski, *Le Nombre d'Or, La Science secrète des bâtisseurs.*
36. André Quémet, *Le Banquet rituel, Signification initiatique des « Travaux de Table ».*
37. Anna Monfort, *Pythagore et l'initiation maçonnique.*
38. Didier Michaud, *Le Rite Écossais Ancien et Accepté.*
39. François Ariès et Anne Ménéstier, *Qu'est-ce que l'initiation ?*
40. Michel Lapidus, *Le Secret maçonnique, mythe ou réalité ?*
41. Didier Michaud, *Le Rite « égyptien » de Memphis-Misraïm.*
42. Percy John Harvey, *Les Cinq Points parfaits de la maîtrise, ou la résurrection symbolique.*
43. Jean Onofrio, *Les Trois Grandes Lumières ou le chemin de la création.*
44. Percy John Harvey, *Le Maître Secret (T. 1).*
45. François Figeac, *La Voûte étoilée et l'Astrologie initiatique.*
46. Alain Lejeune, *Le Compas, le cercle et le chemin du ciel.*

47. Percy John Harvey, *Le Maître secret, l'élévation au 4^e degré* (T. 2).
48. Xavier Tacchella, *Un Outil maçonnique méconnu, la jauge ou la clef du chantier*.
49. André Quémet, *Le Rituel initiatique, outil de création et art de vivre*.
50. Elvira Gemeinde, *Les Francs-Maçons « Enfants de la Veuve » et les mystères d'Isis*.
51. Jean-Paul de Lagrave, *Le Code secret de Benjamin Franklin, Franc-Maçon exemplaire*.
52. Estelle Vannier, *Le Pilier Sagesse*.
53. Roland Théus, *L'Initiation d'un Maître d'Œuvre selon Villard de Honnecourt*.
54. Jean Onofrio, *L'Art royal de la Franc-Maçonnerie*.
55. Percy John Harvey, *Le Maître secret, ses prolongements. Du Maître Parfait à l'Intendant des Bâtiments*. (T. 3).
56. Constance Delpierre, *Le Pélican. Un chemin vers les Hauts Grades*.
57. Gaëlle Charpentier, *Libre et de bonnes mœurs. Les grandes étapes de l'initiation maçonnique*.
58. Percy John Harvey, *Les Grades de vengeance* (T. 1). *Le Maître Élu des Neuf*.
59. Percy John Harvey, *Les Grades de vengeance* (T. 2). *L'Illustre Élu des Quinze et le Sublime Chevalier Élu*.
60. Jacques Rolland, *Symboles maçonniques, symboles templiers*.
61. Xavier Tacchella, *Le Temple de Salomon*.
62. François Figeac, *La Planche à tracer*.
63. Sophie Perenne, *La Parole perdue*.
64. Alain Lejeune, *Le Message initiatique de Maître Eckhart*.
65. Percy John Harvey, *Les Voyages rituels, un itinéraire initiatique*.
66. Joseph Noyer, *Le Ciseau et le Maillet, mise en œuvre de l'initiation*.
67. Laurent Bernard, *Les Cinq Voyages du Compagnon*.

68. Mathilde Fontaine, *Un Tableau de loge féminin*.
69. Percy John Harvey, *Les Lieux initiatiques de la Maîtrise : la Chambre du Milieu et la Chambre de Réception*.
70. Lucie Leforestier, *L'Initiation des femmes, de l'Antiquité à la franc-maçonnerie*.
71. André Quémet, *Les Dix Offices de la loge et l'Homme-univers*.
72. Percy John harvey, *Le Grand Maître Architecte. La maîtrise de l'Étui de Mathématique*.
73. Michel Lapidus, *Le Cantique des cantiques, rituel initiatique*.
74. Gabriel Steinmetz, *Le Premier Surveillant, du Niveau à l'Art du Trait*.
75. Hervé Mestron, *La Colonne d'Harmonie, symbolique de la musique en Loge.*
76. Isabelle Dupuis, *Le Mystère de Job et les épreuves initiatiques*.
77. Jean Delaporte, *Le Mythe d'Hiram, fondateur de la Maîtrise maçonnique*.
78. Thomas Grison, *Tarot et franc-maçonnerie, Résonances du tarot dans les rituels maçonniques*.
79. Thomas Grison, *Le Symbolisme de l'épée*.
80. François Figeac, *La Pyramide, le secret d'une vie en éternité*.